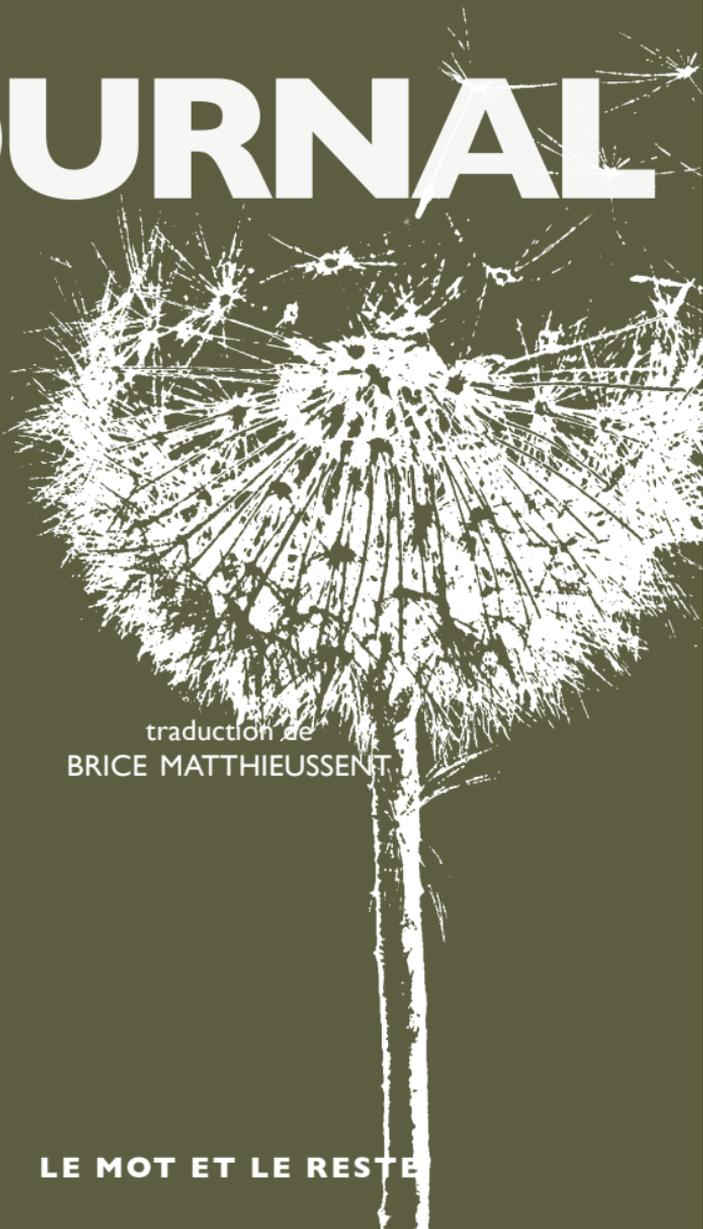


henry d.
thoreau

JOURNAL

traduction de
BRICE MATTHIEUSSENT

LE MOT ET LE RESTE



henry d.
thoreau

JOURNAL

sélection de
MICHEL GRANGER
traduction de
BRICE MATTHIEUSSENT

LE MOT ET LE RESTE

Je tiens à remercier Michel Granger pour sa relecture attentive et perspicace de ma traduction. B. M.

Toutes les illustrations de ce livre étaient présentes dans le Journal d'Henry D. Thoreau.

INTRODUCTION

de Michel Granger

Un pissenlit arrivé à parfaite maturité, un globe complet,
un système en lui-même. (1858)

La réputation de Thoreau en France repose principalement sur un chef-d'œuvre, *Walden* (1854), dans lequel il relate son séjour au bord d'un lac de Nouvelle-Angleterre, ainsi que sur l'exposé de son objection de conscience à l'esclavage (« Résistance au gouvernement civil », 1849, plus célèbre sous le nom de « La désobéissance civile ») ; ses autres essais et récits d'excursions sont relativement moins connus. L'immense journal rédigé de 1837 à 1861 est resté jusqu'ici dans une quasi-obscure*, alors qu'il était devenu, dans les années 1850, une œuvre littéraire majeure pour l'écrivain, le lieu propre où formuler sa pensée et se souvenir du passage de la vie. Bien sûr, beaucoup de ses 7 000 pages sont indigestes, voire d'un intérêt limité, soit parce qu'au début il s'agissait d'un cahier d'exercices dans lequel le jeune transcendantaliste notait ses pensées fortement influencées par le philosophe Emerson, soit parce que, bien plus tard, le Journal a recueilli les fastidieuses notes de terrain que le

* Le Journal a été publié pour la première fois aux États-Unis en 1906 (Houghton Mifflin, 14 vols.). Une nouvelle édition savante, plus complète, plus fiable, mais moins lisible, a été commencée par Princeton University Press en 1981 ; l'année 1854 a été atteinte, la suite sera disponible dans les années à venir. En France, une sélection réduite d'environ 170 pages, peu fidèle à la richesse de la pensée de Thoreau, a été traduite par R. Michaud et S. David, publiée en 1930, et rééditée plusieurs fois. Destinée à illustrer la sagesse du « philosophe dans les bois », elle témoigne d'intérêts peu en accord avec notre époque. En 2012, T. Gillybœuf a entrepris la traduction complète (quatre volumes publiés à ce jour par les éditions Finitude).

naturaliste amateur colligeait méthodiquement. Pourtant, cette œuvre contient aussi de fort belles pages qui révèlent un *autre* Thoreau, différent de celui des ouvrages publiés, attentif à ses pensées au jour le jour et à ses questionnements. Il ne s'agit plus du personnage littéraire légèrement arrogant composé pour *Walden*, du philosophe solitaire qui, depuis sa cabane, fait la leçon aux villageois de Concord; ce n'est pas non plus le protestataire intransigeant, sûr du bien-fondé de son refus de payer un impôt pour ne pas collaborer avec l'État esclavagiste. Le Journal présente une variété de visages avec lesquels Thoreau n'avait pas prévu d'affronter le regard d'autrui; son texte personnel permet au lecteur de prendre du recul par rapport au narrateur de *Walden* et d'entrer en contact avec une pensée plus spontanée, moins construite, plus authentique. On écoute Thoreau dans son tête-à-tête avec lui-même, on le surprend dans ses doutes et ses contradictions. Le défi de cette sélection a été de réduire une œuvre monumentale pour la faire tenir dans un volume de taille raisonnable, tout en conservant la richesse de pensée d'un auteur excentrique et en offrant la possibilité d'apprécier la remarquable actualité de sa réflexion.

*

Alors qu'il avait souvent exprimé son goût pour la flânerie, Thoreau considérait que son vrai travail était d'écrire, que sa pensée devait nécessairement passer par des mots fixés sur le papier et s'attaquer au défi de transcrire la nature. Depuis l'incitation de Ralph Waldo Emerson à tenir un journal (1837), Thoreau n'a cessé de rédiger quotidiennement. Ce n'était pas comme chez les puritains du XVII^e siècle une méthode pour guetter dans sa vie les signes de la grâce divine, ni un journal intime

tenu complètement secret, mais un texte qui, sans être destiné à la publication, était susceptible d'être lu par son entourage. Dans les années qui suivent ses études à Harvard, Thoreau remplit ses cahiers de notes de lecture, transcrit des pensées transcendentalistes, parfois lourdement abstraites et moralisatrices, rarement personnelles et neuves. Puis, petit à petit, le Journal va changer de forme et de fonction : alors qu'au début il en déchire des pages, découpe des paragraphes afin de préparer une conférence ou de rédiger un essai, au printemps 1851, il cesse de le piller, lui laisse son intégrité et entreprend de dater chaque entrée. On comprend qu'à partir de ce moment le Journal est devenu pour lui une œuvre littéraire primordiale, alors même qu'il prépare les dernières versions de *Walden*. C'est pourquoi cette sélection accorde plus de place à la dernière décennie, celle précisément du penseur en pleine maturité, engagé dans l'accumulation des fragments de son système philosophique, ou tout au moins de son « art de vivre », comme il l'appelle.

Thoreau estimait qu'il devait conserver la trace de la vie de son esprit, la « sauver de l'oubli » ; s'il était constamment en alerte pour observer le monde, de retour chez lui, il prenait le temps de recueillir ses pensées sur toutes sortes de sujets, au point de consacrer à une seule journée une douzaine de pages imprimées. Il élaborait soigneusement les observations prises en style télégraphique sur le terrain, donnant même parfois à la suite deux versions du même épisode afin de trouver le ton juste. Quelques fois aussi, la rédaction minimale se contente d'un memento pour servir à élaborer son savoir de naturaliste : il lui arrivera de feuilleter ses cahiers à la recherche d'une information particulière, comme la date d'éclosion des fleurs, et d'en tirer un tableau comparatif portant sur plusieurs années. Enfin, le Journal est le lieu où Thoreau pense sa vie, se

construit : il garde les idées originales, relie les éléments de cette mémoire écrite et commente sa propre évolution. Il formule aussi les questions et les hypothèses qui vont orienter son action à venir. Le Journal constitue de la sorte un très précieux moyen d'observer sa vie intérieure, ses intérêts récurrents, ses réflexions sur l'écriture et la littérature, sa joie quotidienne quand il chemine dans la nature, seul avec lui-même.

Si le spécialiste peut trouver passionnant de suivre pas à pas les tours et les détours de sa pensée, la plupart des lecteurs ne seront pas disposés à consacrer plusieurs centaines d'heures à la lecture des quelque 7 000 pages publiées en 1906 : il a donc fallu se résoudre à en laisser de côté des milliers pour ne garder que les meilleures. Le premier critère a consisté à éliminer les « doublons », à ne pas reproduire les versions initiales de textes déjà traduits en français : tout ce qui constitue en quelque sorte des brouillons dont on peut lire la forme définitive publiée ailleurs. Ensuite, il n'a pas paru primordial d'inclure ses notes de lecture, quand il recopie des passages de livres d'histoire naturelle, ou des récits d'explorateurs, car ce n'est pas là que réside sa pensée la plus personnelle. Enfin, il a fallu tailler franchement dans le matériau brut, factuel, du naturaliste qui désirait tout savoir sur les bois, rivières et marécages aux alentours de Concord, dans l'espoir que le croisement de multiples observations permettrait de progresser dans la compréhension des interactions entre phénomènes naturels. Thoreau escomptait que l'accumulation d'informations lui apporterait une révélation sur le sens de cette création prodigieusement émouvante. Les notes de terrain à la précision aride, à peine rédigées – inventaires de plantes, descriptions méthodiques de fleurs, mais aussi relevés sur l'état de la neige, mesures de la température de l'eau en surface et en profondeur, comptage des cernes de croissance sur des souches –,

une masse de détails parfois présentée sous forme de grilles ou de tableaux chiffrés, toutes ces pages pourraient lasser le lecteur. Cette partie-là du Journal constituait un aide-mémoire qu'il envisageait d'utiliser pour un projet de livre exhaustif sur les changements de la nature à Concord au gré des saisons. Pour un lecteur français qui ne connaît ni la faune ni la flore du Massachusetts, il est vraisemblable que de telles pages deviendraient lassantes : elles n'ont pas été retenues dans la présente sélection.

*

Fort heureusement, le Journal offre une grande variété d'aspects, des passages dans lesquels Thoreau raconte ce dont il fait son miel, et pas seulement dans les bois ou les marécages comme on pourrait s'y attendre, des pages surprenantes qui permettent de corriger les stéréotypes dont on a affublé « l'ermite de Walden » et par lesquels on a réduit la singularité de sa pensée. Un lecteur, qui n'aurait en tête que les chapitres de *Walden* sur la solitude ou le village, serait bien étonné de voir que l'ascète solitaire s'est transformé en un être plus sociable : le Journal le montre sous les traits d'un bon voisin, à l'écoute de ce qui se dit au village, capable de participer à des activités communes et de communiquer son savoir de naturaliste : les habitants le lui rendent bien, apportant chez lui des spécimens de nids d'oiseaux ou le consultant pour connaître le nom d'une plante. Il est toujours prêt à entraîner des groupes d'adultes ou d'enfants, pour aller cueillir des baies sur les collines. S'il n'éprouvait aucune sympathie pour ceux qui, commerçants, notables ou pasteurs, sont esclaves des affaires et de la tradition, en revanche, de fréquentes anecdotes témoignent qu'il était l'ami des petites gens restées en contact avec la nature : il allait les voir, prenait note de

leur manière de se comporter et de leur conception de la vie. Il appréciait leur compagnie, les écoutait longuement, échangeait des informations sur la faune et glanait auprès d'eux toute une documentation sur la vie rurale au début du XIX^e siècle. Thoreau brosse les portraits chaleureux, attendris, touchants, quelques fois drôles, de personnalités hautes en couleur – vieux fermiers, bûcherons, pêcheurs, chasseurs de rats musqués et trappeurs –, tous pauvres mais contents de leur sort au contact de la nature dont ils tirent subsistance. Il sait aussi aider des esclaves en fuite à gagner le Canada et s'intéresse aux immigrants irlandais. La sévérité de ses jugements moraux, l'intransigeance de ses principes face aux hommes politiques ou aux notables opportunistes, sont ici atténuées par l'empathie pour ceux qui vivent de peu, en marge de la société de Concord. La description de ces humbles habitants montre qu'il souhaite voir émerger une humanité plus noble, que ni l'attrait de l'argent ni celui du pouvoir ne viendrait corrompre.

*

Dans le Journal des années 1850, la nature tient une place bien plus centrale que la société; Thoreau qui en est conscient résume admirablement son œuvre comme étant « un journal météorologique de l'esprit ». Il y étudie le lien tangible entre l'homme et la nature, en particulier les répercussions du temps qu'il fait sur son humeur – lumière, chaleur, pluie, nuages, neige, dégel, mais aussi proximité de la rivière et spectacle des montagnes au loin, tous ces éléments qui conditionnent sa réflexion. Il lui importe de comprendre de quelle manière sa pensée est façonnée par l'environnement. Aussi est-il très attentif au passage des saisons qui modifie le cadre de sa vie; il s'efforce de détecter à l'avance l'arrivée du printemps, de l'anticiper

pour en être pleinement témoin : ce changement perpétuel influence son existence, lui donne un rythme et dicte le choix des thèmes auxquels il consacre son écriture.

Il s'attarde volontiers sur sa relation sensuelle, presque fusionnelle, avec la nature, particulièrement avec l'élément liquide – pluie, rivières, lacs, marécages – où se forme une relation vitale qui le dynamise. Dans le décor banal de la campagne du Massachusetts, il part quotidiennement à la recherche du réel fabuleux, de faits remarquables qui sont un éternel enchantement. Un sentiment d'allégresse l'emplit face à cette nature vivace, indéfiniment renouvelée ; il s'émerveille devant tant de mécanismes créateurs de vie et admire la beauté des paysages qui varie au gré des heures ou des saisons. L'aventure quotidienne est animée par sa prodigieuse curiosité pour les phénomènes naturels : il lui faut découvrir ce qui se cache dans le creux d'un arbre, assister à la ponte des œufs de tortues et écouter les coassements de grenouilles. À force de patience, il fait de saisissantes rencontres avec des animaux sauvages aussi divers que des renards, des rats musqués, des tortues, ou des écureuils. Il en tire des anecdotes merveilleuses qu'il se remémore avec un évident plaisir : s'approcher d'une marmotte, rechercher le contact, deviner sa pensée. Il veut se situer *parmi* ces bêtes, « ses voisins animaux », ses « co-habitants » : ce qui est en jeu, c'est étendre la sphère de l'humanité fondée jusqu'ici sur l'opposition à la nature et l'exclusion de l'animalité. Il s'interroge sur le lien fascinant qui l'unit aux animaux, cette relation mystérieuse qui lui importe tant pour définir son identité d'humain. Qu'est-ce qui le sépare et que se passe-t-il *entre* eux ? Thoreau formule un désir d'ouverture au non-humain, un décentrement provocateur dans une Amérique trop fière du progrès de sa civilisation technicienne, alors que lui, le penseur excentrique, se complâit dans le vacillement d'une

proximité extrême où semble s'abolir la frontière entre l'humain et le non-humain.

La fréquentation journalière des bois et des rivières conduit à une vie simple et frugale en harmonie avec le milieu naturel, à un art de vivre en opposition à la société de la Nouvelle-Angleterre que rongent le conformisme et la violence du capitalisme industriel. Thoreau se contente du strict nécessaire pour arpenter à loisir la campagne, à l'écoute de la « voix-terre » et à la recherche d'objets naturels, de contacts, de sensations et d'impressions esthétiques : toutes choses qui ne coûtent rien, mais dont la valeur inestimable enrichit la vie. Il en extrait une sagesse faite de la valorisation de l'« ici », ce territoire qui contient « tout ce qu'il est ».

*

Parce qu'il a la pleine conscience d'habiter ce coin de la Nouvelle-Angleterre, d'être si proche des cours d'eau, des bois et des marécages, Thoreau investit le lien riche et complexe qui l'intègre à son habitat et en tire une réflexion sur le nécessaire appui de l'humanité sur la nature. Une sorte de prescience de la crise environnementale à venir le conduit à penser que si les hommes en venaient à détruire cet étayage, ils s'amputeraient d'une part vitale d'eux-mêmes tant les destins de l'humanité et de l'environnement sont imbriqués ; ils abandonneraient une source essentielle de régénération spirituelle. Thoreau expérimente quotidiennement l'importance de cette immersion que traduit sa remarque significative : « Je vis en plein air pour le minéral, le végétal et l'animal qui est en moi. »

La réflexion qu'il conduit dans le Journal préfigure la prise de conscience écologique de l'interdépendance de l'homme et de la nature, de la fragilité de ce milieu et de

la nécessité de le protéger contre une exploitation économique débridée : préserver, par exemple, certaines espèces d'arbres d'un abattage pour des raisons basement économiques, contrôler le « droit » des propriétaires à détruire le bien commun que constitue la forêt. Son point de vue se situe hors de la logique du système économique qui prévalait dans l'Amérique du milieu du XIX^e siècle, fondé sur la propriété privée et l'intérêt individuel.

Thoreau aimerait infléchir la modernité qui oriente le développement de la société dans laquelle il vit, mais, à part quelques conférences et essais**, il le fait essentiellement dans ses cahiers qui ne sont guère qu'un dialogue avec lui-même : Thoreau n'est pas un militant politique, sauf brièvement lorsqu'il cherche à éveiller les consciences de ses concitoyens à propos de la collaboration du Massachusetts au système esclavagiste sudiste. Il se contente du modèle vivant qu'offre son genre de vie sobre au contact de la nature pour manifester à ses voisins de Concord qu'il se soucie avant tout de biens *immatériels* : à eux d'interpréter le sens de son excentricité. Sa démonstration concernant par exemple la valeur inestimable de la ligne bleutée des montagnes au loin restera enfouie dans les pages de ses manuscrits jusqu'à leur publication en 1906.

*

C'est donc le plus souvent en secret que Thoreau a laissé s'exprimer une voix discordante – résistance à la technique, au capitalisme industriel, à la mode ; refus d'accepter béatement le prétendu progrès et toute autre idée reçue ; opposition à une presse et à une opinion publique conformistes. De manière radicale, il pense autrement, librement,

** Notamment « La désobéissance civile », « Marcher », « L'esclavage au Massachusetts », « La vie sans principe ».

paradoxalement, pour frayer une voie novatrice, sans avoir à manœuvrer à l'intérieur d'un parti politique ou d'une association de réformateurs. Parce qu'il s'adresse à lui-même, Thoreau peut s'exprimer avec une vigueur mordante contre des aspects fondamentaux de la civilisation des États-Unis au milieu du XIX^e siècle, ce qu'un éditeur de l'époque aurait difficilement toléré. En penseur libre, il s'attaque sans ménagement à une Amérique qui ne pense guère mais qui pratique la religion de façon ostentatoire. Il condamne avec virulence les bases de la nouvelle économie dont les productions dépendent du travail des esclaves et les opérations financières reposent sur du vent, mais déterminent néanmoins une société obsédée par l'argent; il s'oppose à la marchandisation, au fait que tout a un prix, que tout est perçu en fonction de la possibilité de vendre au marché. À contre-courant de son temps, il critique aussi la vitesse et fait l'éloge de la lenteur, alors que la construction récente de nombreux chemins de fer accélérerait les déplacements. En revanche, il sait aussi suggérer des solutions aux problèmes qu'il perçoit: en s'appuyant sur le modèle ancien des « *commons* », terrains communaux utilisables par tous, il en vient à prendre ses distances vis-à-vis de la propriété privée et à envisager la nécessité d'une gestion *commune* des ressources et des sites naturels.

Dans de nombreuses pages du Journal, on a l'étrange impression que Thoreau était un *visionnaire* et que, dans la solitude de sa chambre, il imaginait déjà les travers de notre société, ses graves dérèglements écologiques, financiers et sociaux. D'étonnantes résonances donnent à penser qu'il s'adresse avec pertinence aux préoccupations de ce XXI^e siècle débutant, comme si, par-delà le temps qui nous sépare de lui, il proposait avec son esprit paradoxal les éléments d'une vie alternative désirable, dans laquelle la nature serait préservée, où le bien commun resterait

l'enjeu d'une société portée par une conception exigeante de l'humanité. Qu'il ait ou non imaginé les développements futurs, les opinions provocatrices de cet idéaliste original *se dissémineront* et stimuleront la réflexion contemporaine.

Glans¹
ou ce que le temps
n'a pas moissonné
de mon journal.

Nde : Les notes se trouvent en fin d'ouvrage.

1837

22 octobre. « Que faites-vous en ce moment ? me demandait-il². Tenez-vous un journal ? »

Aujourd'hui, j'ai donc écrit ma première entrée.

SOLITUDE

Pour être seul, je trouve nécessaire d'échapper au présent : je m'évite. Comment pourrais-je être seul dans le salon des miroirs d'un empereur romain ? Je recherche un grenier. Il ne faut pas déranger les araignées, ni balayer le plancher, ni réparer la charpente.

29 octobre. LA POINTE DE FLÈCHE

Voilà quatre ou six semaines, il s'est produit un curieux incident qui, je crois, mérite d'être raconté. John³ et moi cherchions des vestiges indiens et nous avons eu la chance de trouver deux pointes de flèche et un pilon quand, un dimanche soir, l'esprit saturé de passé et de ses reliques, nous marchions vers l'embouchure de Swamp Bridge Brook. Alors que nous approchions du versant de colline formant la berge de la rivière, inspiré par mon sujet, je me lançai dans un panégyrique extravagant de cette époque sauvage, en gesticulant très violemment pour illustrer mon propos.

« C'est là, à Nawshawtuct, dis-je, que se trouvait leur hutte, le lieu de rendez-vous de la tribu, et au-delà, sur Clamshell Hill, le décor de leurs festins. C'était sans nul doute l'un de leurs endroits préférés ; ce versant constituait un excellent poste de guet. Combien de fois se sont-ils dressés à cet

endroit précis, à cette heure même où le soleil plongeait derrière les bois lointains et dorait de ses derniers rayons les eaux de la Musketaquid, pour réfléchir aux succès du jour et aux perspectives du lendemain, ou bien communier avec les esprits de leurs pères partis avant eux au pays des ombres ! Ici, m'écriai-je, se tint Tahatawan ; et là (pour achever ma période) gît la pointe de flèche de Tahatawan. »

Nous nous assîmes aussitôt à l'endroit que je venais de montrer et moi, pour continuer ma plaisanterie, je déterrai une pierre ordinaire que je venais de choisir par pur caprice, quand, incroyable mais vrai, la première dont je m'emparai, une pierre très banale, se révéla être une pointe de flèche tout à fait parfaite, aussi tranchante que si elle venait de quitter les mains de l'Indien qui l'avait façonnée !

16 décembre. FAITS

Pour étudier correctement la Nature, il est indispensable d'en comprendre le véritable sens. Du simple fait fleurira un jour une vérité. La saison fera mûrir et fructifier ce que l'intelligence a cultivé. Ceux qui se contentent d'accumuler des faits – qui collectent des matériaux pour les maîtres artisans – ressemblent à ces plantes qui croissent dans les forêts obscures et qui « donnent seulement des feuilles, et non des fleurs ».

1838

COMPOSITION

7 mars. Nous ne devrions pas essayer d'analyser froidement nos pensées, mais garder à la plume son allant dans le courant, pour en faire une retranscription précise. L'impulsion est après tout la meilleure linguiste, et sa logique, si elle n'est pas toujours conforme à Aristote, sera

forcément très convaincante. Plus nous approchons d'une retranscription simple mais complète de nos pensées, plus le résultat en sera acceptable, car nous pouvons supporter de nous observer dans un état de passivité ou d'action involontaire, mais rarement de contempler nos efforts, et jamais nos efforts exceptionnels.

14 mars. Qui se rend à une foire aux bestiaux en espérant y trouver une assemblée d'hommes et de femmes, découvre seulement des bœufs de trait et du bétail soigné. Qui va à une cérémonie de *commencement* universitaire en croyant que là au moins il rencontrera les hommes authentiques des environs, s'aperçoit que, s'il y en a, ils sont entièrement dissous dans le jour et transformés en autant de commencements ambulants, si bien qu'il se met volontiers hors de vue et de portée de l'orateur, de peur de perdre sa propre identité dans les non-entités qui l'entourent⁴.

13 août. RESSOURCE

Les hommes me rebattent les oreilles de leurs belles théories et des réponses vraisemblables de l'univers, mais elles ne me servent à rien et je retourne une fois encore à mon océan sans île ni rivage, pour sonder inlassablement à la recherche d'un fond où mon ancre crochera et ne chassera point.

27 août. LA PERTE D'UNE DENT

Je suis vraiment la créature des circonstances. Je viens d'avaler une dent indispensable et ne suis donc plus un homme entier, mais un morceau d'humanité mutilé et estropié. Je n'ai conscience d'aucune faille dans mon âme, mais il semblerait que, l'entrée de l'oracle ayant été élargie, les réponses qui en émanent sont plus rares et banales. Depuis cet accident, je me sens diminué, j'ose à peine garder la tête bien droite parmi les hommes. Il n'est rien

que je puisse faire aussi bien et librement qu'avant; rien que je puisse entreprendre sans être gêné et entravé par cette perte. Quelle grande affaire cette petite étincelle a-t-elle provoqué! Je crois que si j'étais maintenant appelé à participer à une bagarre très violente, j'en serais empêché par la disparition de cette pièce très insignifiante de mon armure, une dent. La Vertu et la Vérité sont sans défense; bien qu'édenté, je prends la Fourberie et l'Affectation dans les dents. Pour s'exciter, on n'a pas besoin d'un tremblement de terre, quand une fissure aussi mince devient une douve aussi infranchissable. Mais que le boiteux secoue la jambe et calque sa course sur celle de l'homme le plus rapide. Ainsi fera-t-il ce qui est en son pouvoir de faire. Mais que celui qui vient de perdre une dent ouvre grand la bouche et baragouine, zézaie et postillonne avec une détermination inflexible.

1839

4 avril. DÉRIVER

Quand, par une journée étouffante, je me laisse dériver sur les eaux paresseuses du lac, je cesse presque de vivre et commence à être. Pour moi, un marinier oisif allongé à midi sur le pont de son bateau constitue un symbole d'éternité aussi convaincant que le serpent qui se mord la queue. Je ne suis jamais aussi près de perdre mon identité. Je me dissous dans la brume.

4 juin. MON GRENIER

En ce 4 juin, je suis assis ici à regarder dehors les hommes et la nature grâce ce que j'appelle mon point de vue perspectif, par lequel j'envisage toutes choses selon leurs vrais rapports. C'est mon empire supérieur, ceint de quatre

murs, c'est-à-dire trois de planches badigeonnées en jaune, faisant face au nord, à l'ouest et au sud respectivement, et le quatrième de plâtre, badigeonné de même, face au soleil levant, – pour ne rien dire des alentours et des provinces extérieures, encore inexplorées, sinon par les rats.

Les mots de certains hommes vous sont violemment jetés à la figure et s'accrochent à vous comme du gratton.

1840

30 mars. Voyons, quelles choses m'intéressent en ce moment? Une longue averse diluvienne, les gouttes ruisse-lant sur le chaume, tandis que trempé je reste allongé sur le lit d'avoine sauvage de l'an passé, au flanc nu d'une colline, à ruminer. Ces choses comptent beaucoup. Observer ce globe de cristal tout juste envoyé du ciel pour s'approcher de moi. Si les nuages et cette pluie lugubre obscurcissent tout, nous nous rapprochons et faisons connaissance, lui et moi. L'amoncellement des nuages poussés par la dernière presse et l'haleine mourante du vent, et puis dans toute la campagne l'égouttement régulier des brindilles et des feuilles, l'impression de confort intérieur et de sociabilité, le chaume détrem-pé et les arbres qui vous arrosent de perles à votre passage, leurs contours brouillés aperçus à travers la pluie, partout inclinés de sympathie pour vous. Tel est mon territoire incontesté. Tel est le confort anglais de la Nature. Les oiseaux se rapprochent et sont plus familiers sous l'épais feuillage, sur leur perchoir ils composent des chants inédits contre le retour du soleil.

8 avril. Comment m'aider moi-même? En me retirant dans mon grenier, en m'associant aux araignées et aux souris,

bien décidé à me retrouver tôt ou tard face à moi-même. À cette heure, je serai complètement silencieux et attentif, et à l'heure suivante, et à jamais. Les existences les plus positives retenues par l'Histoire ont toujours été marquées par un retrait loin de la vie, une manière de s'en laver les mains, d'en saisir la médiocrité et de refuser de s'y mêler.

23 juin. Nous autres Yankees ne sommes pas très loin d'avoir raison, qui répondons à une question en en posant une autre. Oui et Non sont des mensonges. Une vraie réponse ne tend pas à établir quoi que ce soit, mais plutôt à tout garder bien à flot. Toutes les réponses appartiennent à l'avenir, et chaque jour répond au précédent. Croyons-nous pouvoir les anticiper?

6 juillet. Que la marée quotidienne laisse quelque dépôt sur ces pages, comme elle dépose le sable et les coquillages sur le rivage. Ainsi augmente la *terra firma*. Ceci est peut-être un calendrier des flux et des reflux de l'âme; et sur ces pages comme sur une plage, les vagues pourront jeter des perles et des algues.

12 juillet. Le sage garde toujours ses vêtements bien rangés et se tient prêt à toute éventualité, comme le marchand prudent qui, malgré l'étalage somptueux de ses denrées, peut néanmoins les remballer et les transporter ailleurs en cas d'urgence. En ce sens, toute parure a quelque chose de répugnant. Quand je vois une belle dame ou un beau monsieur habillé à la dernière mode, je me demande ce qu'ils feraient s'il y avait un tremblement de terre ou un incendie soudain, car ils semblent compter seulement sur le beau temps et croire que tout va continuer sans accroc ni anicroche. Ces boucles et ces bijoux, si joliment ajustés, attendent des éléments un respect peu commun.

27 juillet. Un mot est plus sage que n'importe quel homme, que n'importe quelle suite de mots. Il est peut-être faux dans son sens habituel et immédiat, mais son sens interne lié à l'origine et à l'analogie l'accrédite. Le langage est l'œuvre d'art la plus parfaite du monde. Le ciseau de mille années le retouche.

1841

29 janvier. De toutes les choses étranges et inexplicables, l'écriture de ce journal est la plus bizarre qui soit. On ne pourra en tirer aucune conclusion ; ses bienfaits ne sont pas des bienfaits, ses méfaits n'en sont pas non plus. Si j'accomplis un énorme effort pour exposer en pleine lumière mes richesses intérieures les plus précieuses, mon comptoir paraît encombré de très dérisoires babioles de fabrication maison ; mais après des mois ou des années, je découvrirai peut-être dans ce grand fouillis les richesses de l'Inde ou les raretés venues de Cathay ; et ce qui ressemblait peut-être à un feston de pommes ou de citrouilles séchées se révélera être un collier de diamants brésiliens ou de perles de Coromandel.

8 février. Tout ce dont nous avons fait l'expérience a pénétré en nous et y gît. Telle est la compagnie dont nous jouissons. Un jour, alors que nous serons en bonne santé ou malades, cela ressortira et nous reviendra en mémoire. Ni le corps ni l'âme n'oublie rien. Le rameau se souvient toujours du vent qui l'a secoué, et la pierre du coup qu'elle a reçu. Demandez au vieil arbre ou au sable.

Mon Journal contient de moi ce qui, sinon, déborderait et serait gâché, des glanes du champ que je moissonne en

actes. Je ne dois pas vivre pour lui, mais en lui, pour les dieux. Ils sont mes correspondants, à qui j'envoie chaque jour cette page en port payé. Je suis un comptable dans leur bureau et le soir je transfère le bilan quotidien de la main courante au registre. C'est une feuille suspendue au-dessus de ma tête sur le chemin. J'incline la branche et j'écris mes prières dessus; puis je la relâche, la branche se redresse et montre aux cieux mes griffonnages. Comme s'ils n'étaient pas enfermés dans mon bureau, mais devenaient aussi publics que n'importe quelle feuille dans la nature.

Il s'agit toujours de notes hasardeuses, qui commémorent quelque accident – aussi important qu'un tremblement de terre ou une éclipse. Telles les feuilles séchées dans ce vase là-bas, ils ont été collectés au loin. Dans les hauteurs comme sur les basses terres, forêts et champs ont été pillés.

9 février. Ma vie présente ressemble à un matin d'été où les oiseaux chantent. Pourtant je me trompe, car en comparaison la vie de la nature offre un vain plaisir: mes jours sont d'une sérénité plus convaincante. J'ai rompu le silence au cours de ces vingt-trois années, mais y ai à peine fait un accroc. Le silence est sans fin; la parole n'en est que le commencement. Mon ami pense que je *garde* le silence, moi qui m'étouffe seulement en le laissant sortir si vite. Oublie-t-il que de nouvelles mines secrètes s'ouvrent sans cesse en moi?

19 février. Un livre vraiment bon s'attire très peu de faveurs. Il est si vrai qu'il m'instruit mieux que par sa simple lecture. Il me faut bientôt le poser pour commencer à vivre selon ses conseils. Je ne vois pas comment l'on pourrait écrire autre chose, car il s'agit là de la dernière manifestation du génie. Quand je lis un livre banal, il semble que ce soit la meilleure chose que j'aie à faire, mais le volume qui m'en-

thousiasme me laisse à peine le temps d'en finir la dernière page. Il me glisse des doigts alors même que je le lis. Il ne crée pas une atmosphère propice à sa simple consultation, mais me pousse à pratiquer ses enseignements. Il me comble d'une telle richesse que je le repose sans le moindre regret. Ce que j'ai commencé en lisant, je dois le finir en agissant. Ainsi suis-je incapable de rester à écouter un *bon* sermon pour applaudir à la fin : longtemps avant, je désire être à mi-chemin des Thermopyles.

20 février. Quand je sors pour la soirée, j'alimente le feu dans mon poêle pour ne pas manquer d'y retrouver une bonne flambée à mon retour ; si j'étais resté chez moi, j'aurais dû lui accorder des soins fréquents. Ainsi, quand je sais que je vais rester à la maison, je fais parfois comme si j'allais sortir afin de m'épargner ces tracasseries. Tel est aussi l'art de vivre : laisser notre vie de côté pour qu'elle se débrouille seule et n'exige pas une constante supervision. Alors nous nous assiérons sereinement pour vivre, comme auprès d'un poêle.

26 février. Mes épines ou ma douceur sont autant une qualité de votre main que de moi-même. Je ne peux pas davantage vous dire ce que je suis qu'un rayon de soleil estival. Je suis ce que je suis, et ne le dis pas. Être, telle est la grande explication. Dans mes tentatives pour m'expliquer, raboterai-je tous les piquants, jusqu'à ne plus être un chardon, mais une tige de maïs ?

28 février. Dans une composition, rien n'est dû au hasard. Elle n'autorise nulle tricherie. Vos meilleures pages viennent du meilleur de votre être. Chaque phrase résulte d'une longue probation. Le caractère de l'auteur se lit de la page de titre jusqu'à la fin de l'ouvrage. Il n'en corrige jamais

les épreuves. Nous le déchiffrons telle l'essence d'une écriture manuscrite, sans tenir compte des fioritures. Il en va de même de tous nos autres actes; notre caractère court aussi droit qu'une règle à travers eux, indépendamment des écarts. Toute notre vie s'apprécie à l'aune de la moindre chose bien faite; c'est son résultat net. Notre manière de manger, de boire, de dormir, d'utiliser nos heures de loisir, surtout en ces jours ordinaires où personne ne nous observe et où rien ne nous excite, voilà qui détermine notre autorité et notre aptitude pour les temps futurs.

19 mars. Aucun individu sincère et courageux ne se contentera de vivre avec son semblable et lui-même conformément aux lois édictées aujourd'hui par chaque maisonnée. La maison est le repaire et la tanière de nos vices. Je suis impatient de me soustraire à son toit comme à un lieu impur. Rien n'y circule; elle déborde de vapeurs stagnantes et méphitiques.

5 avril. Cette longue succession de matinées décolorées ne ternit pas l'éclat des jours à venir. La foi n'est sûrement pas morte. Le bois, l'eau, la terre, l'air sont fondamentalement ce qu'ils étaient; seule la société a dégénéré. Ce regret affligé d'un âge d'or n'est que le regret pour l'or des hommes.

7 avril. Ma vie n'attend personne, mais elle mûrit irrésistiblement tandis que je vais par les rues et marchande avec tel ou tel pour assurer ma subsistance. Elle creusera son propre lit, tel le torrent de montagne, que ni les crêtes les plus élevées ni les plaines les plus plates n'empêchent de rejoindre enfin la mer. Ainsi coule une vie d'homme, elle aussi rejoindra l'océan, en surmontant tous les obstacles avant que des arcs-en-ciel n'annoncent sa victoire. Elle est capable de serpenter avec autant de ruse et d'obstination

qu'une eau courante cherchant son plan d'eau ; et me plaindrai-je si les dieux en multiplient les méandres ? Ce temps passé à acheter une ferme, c'est comme si le Mississippi s'arrêtait pour marchander avec une palourde.

15 avril. Les dieux n'appartiennent à aucune secte ; ils ne prennent parti pour aucun homme. Quand j'imagine que la Nature a un faible pour quelques rares âmes sincères et loyales, et qu'elle existe surtout pour elles, je rends visite à un obscur individu qui vit au bas de la colline, à l'écart des dieux et des hommes, et je découvre que les fraises et les tomates poussent aussi pour lui dans son jardin, et que le soleil s'installe aimablement au pied de sa colline, après quoi je suis contraint de reconnaître la bienveillance incorruptible des dieux.

Tout mode de vie simple et incontesté attire l'homme. Qui ramasse régulièrement des pois pour gagner sa vie est plus que respectable. Il doit être envié par ses voisins.

20 avril. Les grandes pensées sanctifient n'importe quelle tâche. Aujourd'hui j'ai gagné soixante-quinze cents en ôtant le fumier d'un enclos, et j'ai fait une bonne affaire. Quand le cureur de fossés creuse en méditant sur les moyens de vivre honnêtement, la bêche et le couteau à tourbe méritent d'être gravés sur le blason de sa postérité.

Il existe certaines expressions courantes et des manières blasphématoires de considérer les choses, comme lorsque nous disons « il fait de bonnes affaires », qui sont plus sacrilèges que les jurons et les blasphèmes. Ces mots renferment la mort et le péché. Puissent nos enfants ne pas les entendre.

25 avril. Il règne toujours un silence majestueux dans les bois, qui semblent sur le point de s'exprimer. Mais hélas, ils

ne se pressent guère. Le bruant des champs, ménestrel des heures sereines de la Nature, chante l'immensité du loisir et de la durée.

Quand j'entends un rouge-gorge chanter au coucher du soleil, je ne peux m'empêcher d'opposer l'équanimité de la Nature et l'agitation impatiente de l'homme. Nous revenons du Lycéum⁵ et du comité électoral tout émus et excités, comme si une crise allait éclater; mais aucun paysage ou son naturel ne sympathise avec nous, car comme au point du jour la Nature est toujours silencieuse et sans prétention. Elle se frotte simplement les paupières.

26 avril – Chez R.W.E.

À mes yeux, le charme de l'Indien tient à ce qu'il vit libre et sans contrainte dans la Nature, il est son habitant et non son hôte, il l'arbore avec aisance et grâce. À l'inverse, l'homme civilisé affiche ses habitudes de la maison. Sa maison est une prison, où il se retrouve opprimé et confiné, et non abrité ni protégé. Il marche comme s'il en soutenait le toit; il écarte les bras comme si les murs allaient s'effondrer et l'écraser, et ses pieds se rappellent la cave située dessous. Ses muscles ne se détendent jamais. Il est rare qu'il vainque la maison et qu'il apprenne à y rester assis en se sentant chez lui, le toit, le plancher et les murs se soutenant tout seuls, comme font le ciel, les arbres et la terre.

Flâner est un grand art.

27 mai. Ce soir, assis dans mon bateau sur le lac Walden, je joue de la flûte, je vois la perche, que je semble avoir charmée, rôder autour de moi, et la lune glisser sur le fond jonché des épaves de la forêt, et je sens que seule l'imagination la plus sauvage peut concevoir le mode de vie que nous menons. La nature est une magicienne. Les nuits de Concord sont plus étranges que les mille et une nuits d'Arabie.

Nous désirons non seulement jouer librement des coudes, mais aussi jouer librement des yeux dans cet air gris qui enveloppe tous les champs comme un linceul. Certains jours, mes yeux voient de l'autre côté de la route du comté jusqu'aux cimes lointaines des bouleaux sur la colline; et d'autres, c'est au clair de lune.

4 septembre. Je crois que je pourrais écrire un poème intitulé « Concord ». Il aurait pour sujets la Rivière, les Bois, les Lacs, les Collines, les Champs, les Marais et les Prés, les Rues et les Bâtiments, et les Villageois. Puis le Matin, le Midi et le Soir, le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver, la Nuit, l'Été Indien et les Montagnes à l'Horizon.

Un livre devrait être assez véridique pour devenir intime et familier à tous les hommes, comme le soleil sur leur visage, – tel un mot lancé de temps à autre à un compagnon dans les bois de l'été, et tous deux sont silencieux.

13 décembre. Nous anticipons sans cesse nos périodes de repos. Pourtant, il ne peut certainement s'agir que du repos trouvé dans une activité saine et absorbante. Ce doit être un repos sans rouille. Qu'est donc le loisir, sinon l'occasion d'une action plus complète et entière? Nos énergies aspirent à l'exercice. Le temps consacré à nos devoirs est autant de loisir, au point qu'aucun homme n'en dispose d'assez.

15 décembre. Plus que dans n'importe quel livre, je trouve apparemment dans les lichens poussant sur les rochers l'équivalent de mes amis et de mes parents. J'ai la forte impression que ma nature est particulièrement sauvage, car elle aspire à toute forme de vie sauvage.

24 décembre. Je désire partir bientôt et vivre au loin près du lac, où j'entendrai seulement le murmure du vent dans les

roseaux. Ce sera un succès si je me suis laissé derrière moi. Mes amis me demandent ce que je ferai, une fois là-bas. Ne sera-ce pas une occupation suffisante, que d'observer le progrès des saisons ?

1842

2 janvier. Dans les moments de calme et de loisir mes pensées retournent plus volontiers vers la nature que vers l'humain.

5 janvier. Je constate qu'indépendamment des obstacles qui peuvent surgir, j'écris à peu près la même quantité de vérité dans mon Journal ; car mes notes sont alors plus concentrées, et après tout c'est d'ordinaire une vie très réelle et authentique qui m'interrompt. Toute fioriture est écartée. Quand je scie du bois du matin au soir, même si je déplore de ne pouvoir suivre le cours de mes pensées durant tout ce temps, les quelques malheureuses lignes décrivant, le soir, mes activités du jour rendront néanmoins le grincement de la scie plus musical que n'auraient pu le faire mes idées les plus fantasques. Je découvre que l'incessant travail manuel, qui mobilise aussi l'attention, est la meilleure méthode pour épurer son style. Celui qui, par les brèves journées d'hiver a du bois à couper et à serrer avant la tombée de la nuit, ne dansera pas en travaillant ; chaque coup sera maîtrisé et résonnera sobrement dans les bois ; de même, ses lignes résonneront et parleront à l'oreille quand, le soir venu, il s'installera pour rendre compte de sa journée. J'ai souvent été étonné par la force et la précision du style dont font aisément preuve des hommes durs à la tâche, peu familiers de l'écriture, quand ils doivent faire cet effort. Il semble qu'il faille enseigner leur sincérité et leur simplicité dans

les écoles, – et pourtant pas dans les écoles, mais dans les champs, pour le labeur tangible, devrais-je dire. L'érudit envie souvent la justesse et le ton avec lesquels le paysan hèle son attelage, et avoue que, s'il était écrit, ce parler surpasserait ses phrases contournées.

Qui n'est pas las des longues périodes creuses du politicien et de l'érudit, et n'a pas recours même à l'Almanach du Fermier, pour lire le simple compte rendu des travaux du mois, et retrouver enfin le ton qui convient? Je désire voir une phrase filer de manière limpide vers sa fin, aussi profonde et fertile qu'un sillon bien tracé, qui prouve que la charrue a été enfoncée jusqu'à l'age. Si nos savants menaient des vies plus sincères, nous serions dispensés des conclusions boiteuses de leurs discours mal semencés, au lieu de quoi leurs phrases passeraient sur le sol comme de lourds rouleaux chargés de graines qu'ils enfonceraient et feraient germer, et non de simples cylindres en bois creux.

8 janvier. En janvier, lorsque comme aujourd'hui le vent du sud fait fondre la neige, le sol nu apparaît, couvert d'herbes desséchées et parfois de feuilles vertes flétries qui paraissent se demander s'il faut abandonner entièrement leur verdure ou absorber de nouveau suc en prévision de l'année qui commence, – en une telle saison, un parfum semble s'exhaler de la terre elle-même et le vent du sud fait aussi fondre mes téguments. Je la trouve alors, ma terre maternelle. Je tire une authentique vigueur de l'odeur de la tempête balayant le sol nu, comme d'un aliment, et je comprends à nouveau que l'homme est le pensionnaire de la Nature. Nourris d'une telle influence, nous sommes toujours réconciliés et revigorés; nous sentons que nos besoins font partie intégrante de l'économie domestique de la Nature.

17 mars. J'ai passé toute la journée à fabriquer des crayons, puis, le soir venu, je suis allé à pied voir un ancien camarade d'école qui va contribuer à rendre navigable le canal de Welland pour que les bateaux puissent contourner Niagara. Il ne peut concevoir les raisons et les manières de vivre qui sont les miennes; il professe de ne pas voir plus loin que le désir de s'assurer un certain « confort de vie ». Ainsi suivons-nous en silence nos chemins différents, en toute sérénité, moi traversant le village en cette belle soirée sous un paisible clair de lune pour noter ces pensées dans mon journal, lui sans doute pour mûrir ses projets motivés par des objectifs peut-être aussi bons, mais différents. Ainsi sommes-nous faits tous les deux, tandis que les mêmes étoiles brillent paisiblement sur nous. Si l'un ou l'autre de nous deux a tort, la Nature placide n'a rien à y redire. Elle se mord la lèvre et sourit en voyant comment ses enfants s'entendent. Le canal de Welland est donc construit, ainsi que d'autres ouvrages judicieux, alors que moi je vis. Tant mieux, dois-je avouer. Les voiliers rapides ne seront par conséquent plus ralentis.

19 mars. Lorsque je marche dans les champs de Concord et que je médite sur la destinée de cette bouture prospère de la famille saxonne, sur les énergies inépuisables de ce pays tout neuf, j'oublie que ce qui est à présent Concord était autrefois Musketaquid et que la *race américaine* eut aussi sa destinée. Partout dans les champs, sur cette terre à maïs et à blé, le sol est jonché des vestiges d'une race qui a disparu aussi complètement que si on l'avait enfouie sous terre avant de la piétiner. Je trouve bon de me rappeler l'éternité située derrière moi aussi bien que celle située devant. Où que j'aille, je foule les traces de l'Indien. Je ramasse la flèche qu'il vient de laisser tomber à mes pieds. Et si je réfléchis au cours du destin, je suis sur sa piste. Mes pieds éparpillent les

pierres de son âtre, et parmi les braises de son feu je retire les accessoires simples mais durables du wigwam et de la chasse. En plantant mon maïs dans ce même sillon qui lui a permis si longtemps de subvenir à ses besoins, je déplace un peu de son souvenir.

Cet après-midi, j'ai marché dans un agréable champ planté de seigle d'hiver, près de la maison où ces gens étranges demeureraient jadis. Une autre espèce de mortels, mais à peine moins sauvages à mes yeux que le rat musqué qu'ils chassaient. Esprits singuliers, *daemons*, dont les regards ne croiseront jamais le mien; dotés d'une autre nature et d'un autre destin que les miens. Les corneilles survolaient la lisière des bois et, tournoyant au-dessus de ma tête, semblaient me rabrouer, tels de noirs esprits ailés plus semblables à l'Indien que moi. Peut-être s'agit-il seulement du déguisement actuel de l'Indien. Si le nouveau a un sens, l'ancien lui aussi en a un.

La Nature a autant de teintes fauves que de vertes. De fait, notre regard bute sur chaque objet, et nous pouvons aussi bien choisir un chemin que l'autre. Si je considère son histoire, il est ancien; si je m'attache à son destin, il est nouveau. Je peux voir une partie d'un objet, ou son tout. Je ne me laisserai pas tromper pour croire que la Nature est vieille sous prétexte que la saison est avancée. Je vais étudier la botanique des mousses et des champignons sur le bois en décomposition, et me souvenir que le bois putrescent n'est pas vieux, mais qu'il a juste commencé d'être ce qu'il est. Je n'ai pas besoin de penser à la pigne de pin, au gland et à l'arbrisseau quand je rencontre le pin ou le chêne abattu, pas plus qu'aux générations de pins et de chênes qui ont nourri le jeune arbre. La petite pousse du maïs, la troisième feuille du melon, ne sont pas vertes mais grisées par le temps, desséchées par respect pour le temps.

Les pins et les corneilles n'ont pas changé, mais à la place de Philip et Paugus voici Webster⁶ et Crockett qui se dressent sur la plaine. À la place de la maison publique, le siège de la législature. Quel aspect nouveau des yeux nouveaux ont donné à la terre! Où se trouve ce pays sinon dans le cœur de ses habitants? Oui, il reste seulement autant d'Amérique indienne qu'il y a de l'Indien américain dans le tempérament de cette génération.

31 mars. Jamais le travailleur réellement efficace ne surchargera sa journée de travail, mais il vaquera nonchalamment à ses tâches, entouré d'un large halo de bien-être et d'aisance. Ses journées feront largement place à la détente. Il lui importe seulement d'amasser les amandes du temps, sans exagérer la valeur des coquilles.

1842-1844

Le phénomène le plus constant qui se produit quand des hommes ou des femmes sont réunis, est la conversation. Un chimiste pourrait répéter sans se tromper cette expérience dans son laboratoire, et consigner ce résultat dans son journal. On peut considérer comme établie cette caractéristique de la race humaine. Nul doute que chacun se souviendra de nombreux exemples concluants. De certaines nations, il est vrai qu'on dit qu'elles articulent mieux que d'autres; cette loi vaut néanmoins pour celles qui possèdent le moins de lettres dans leur alphabet. Les hommes ne peuvent rester longtemps ensemble sans parler, selon les règles de la politesse communément admises. (Comme tous les hommes ont deux oreilles et une seule langue, ils doivent passer les inévitables heures de silence à écouter les bavardages superflus du génie, tant et si bien que j'ai

toujours trouvé le silence respectable.) Non que les gens aient quoi que ce soit à communiquer, ou qu'ils fassent une chose tout à fait naturelle ou importante le justifiant, mais obéissant à un accord tacite ils ont recours à l'invention du discours, et pratiquent la conversation, bonne ou mauvaise. Ils disent des choses, d'abord ceci, puis cela. Ils expriment ce qu'on appelle leurs « opinions ».

J'ai parfois vu un silence bien conçu mettre en déroute des gens menaçants ou ennuyeux. Quand vous restez assis à rêvasser comme si vous étiez en pleine nature, ils ne le supportent pas. À chaque instant, ils se sentent de plus en plus mal à l'aise. Et voilà un grand nombre d'humains réunis contre un seul homme dépourvu de tout déguisement, – même pas celui du discours!

Non seulement les hommes doivent parler, mais ils doivent parler de paroles passées, – même de livres ou de paroles mortes et enterrées. Parfois, mon ami s'attend à quelque période de ma part. S'agit-il d'une demande exorbitante? Il croit avoir émis son opinion et que c'est maintenant mon tour. Mon compagnon pense parfois avoir dit une chose juste, mais je ne vois pas la différence. Il a l'air exactement comme avant. Bah, je n'ai rien perdu. Je suppose qu'il en a encore beaucoup à émettre.

Je déteste les musées; rien ne m'entame autant le moral. Ils sont les catacombes de la nature. Un bourgeon printanier bien vert, un chaton de saule, un faible trille de moineau migrateur suffirait à remettre le monde sur ses pieds. La vie imprégnant une seule herbe verte a plus de valeur que toute cette mort. C'est de la nature morte collectionnée par des hommes morts. Je ne sais pas si je médite davantage devant des corps remplis de coton et de sciure ou devant ceux remplis d'entrailles et de chair debout devant les cases. Où est l'herbier adéquat, le vrai cabinet de coquillages, et le musée des squelettes, sinon dans le champ où la fleur a

éclos, au bord de la mer où la marée a jeté les poissons, sur les collines et dans les vallées où la bête a perdu la vie et où le squelette du voyageur gît dans l'herbe? De quel droit les mortels font-ils se pavaner à nouveau ces choses dressées sur leurs jambes, avec leurs fils de fer, et, alors que le ciel a décrété qu'ils doivent retourner à la poussière, de quel droit les rendent-ils à la sciure? Préférez-vous un spécimen desséché du monde, ou un spécimen en saumure?

Hier j'ai patiné sur la glace derrière un renard. Il s'asseyait de temps à autre sur son arrière-train et glapissait vers moi comme un louveteau. Il m'a fait penser à l'ourse et à ses oursons mentionnés par le capitaine Parry, je crois. Tous les animaux semblent avoir un génie pour le mystère, une aptitude orientale au symbole et à la langue des signes; telle est l'origine de Pilpay et d'Ésope. Ce renard montrait qu'il soupçonnait, presque comme un humain, du mystère dans mes actes. Quand je patinais droit vers lui, il détalait à toute vitesse; mais quand je restais immobile, même si sa peur ne diminuait pas, une étrange mais inflexible loi de la nature le poussait à s'arrêter lui aussi et à se rasseoir sur son arrière-train. Pendant que je restais ainsi immobile, il marchait lentement et parcourait une perche* d'un côté, puis il s'asseyait, revenait d'une perche en arrière, s'asseyait et glapissait encore, sans battre en retraite, comme ensorcelé. Mais dès que je reprenais ma poursuite, il se trouvait libéré de cet enchantement.

Ce renard appartient bien sûr à un ordre de choses différent de celui qui règne au village. Nos tribunaux, bien qu'ils offrent une fortune en échange de sa fourrure, et nos chaires, bien qu'elles tirent maintes leçons de morale de sa ruse, sont très peu contemporains de sa vie libre en forêt.

* Ancienne unité de longueur qui mesurait environ cinq mètres.

Après le 1^{er} août 1844. Si l'Indien est d'une certaine manière un étranger dans la nature, le jardinier lui est trop familier. Il y a quelque chose de vulgaire et de vicié dans la proximité de ce dernier avec sa maîtresse, quelque chose de noble et de sain dans la distance du premier. Le chasseur semble néanmoins avoir un droit de propriété sur la lune, que même le paysan n'a pas. Ah ! le poète connaît les usages de plantes qui ne sont pas aisément rapportés, bien qu'il n'en cultive aucun parterre. Voyez comme le soleil lui sourit tandis qu'il marche dans les allées du jardinier, à lui plutôt qu'au jardinier.

Nous pouvons parfois prêter une oreille attentive aux honnêtes réformateurs de notre époque. Traitons-les de manière hospitalière. Serons-nous seulement charitables envers les pauvres ? Et même si ce sont des fanatiques ? Leurs erreurs sont sans doute motivées par la seule générosité, ce sont peut-être eux qui mettront au rebut l'Église américaine et le gouvernement américain, pour les remplacer par des institutions meilleures et plus éveillées. Ne cherchons pas à maintenir mesquinement nos existences délicates dans des chambres ou des salles parlementaires en portant une timide attention aux foules grossières qui menacent de détruire nos maisons de poupée. Ne pensons pas à tirer un revenu qui assurera notre tranquillité domestique en réduisant la liberté de parole. Ne pensons pas à vivre selon le principe de l'autodéfense. Avons-nous jusqu'ici survécu à nos accidents, selon vous, grâce à la vertu de nos bons sabres, – cette latte de trois pieds accrochée à la ceinture, ou ces pièces à gueule métallique, enfouies sous la colline, que par les matins d'avril et de juillet les instructeurs continuent de saluer d'un grand hourrah ? Nos protecteurs s'enfouissent-ils sous la colline du cimetière, à la lisière du champ de haricots que vous connaissez tous,

s'empiffrant une fois l'an de poudre et de fumée, bien entretenus et bien brillants grâce à l'usage de chiffons huileux et de pierre de tripoli? Avons-nous renoncé à la protection de nos cœurs et de nos libertés civiques pour les confier à cette race emplumée de volatiles qui se dandinent et d'hommes qui défilent et s'entraînent une seule fois par mois? – et je ne veux faire aucun reproche à nos compagnies de la milice de Concord, qui font certainement belle figure – et dansent bien. Jouissons-nous des douceurs d'une vie domestique non troublée, parce que les vilains garçons sont tous enfermés entre les murs blanchis à la chaux de « la cour de pierre » comme on l'appelle, et voient seulement les prés de Concord à travers des barreaux?

Non, nous devons vivre parmi le libre jeu des éléments. Que les chiens aboient, que les coqs chantent, que le soleil brille, que les vents soufflent!

1845

5 juillet – Walden.

Hier je suis venu ici pour y vivre. Ma maison me fait penser à certaines cabanes de montagne que j'ai vues, qui semblaient être entourées d'une atmosphère aurorale très fraîche, ainsi que j'imagine les salles de l'Olympe. L'été dernier, j'ai logé chez un scieur des monts Catskills, à l'altitude de Pine Orchard, dans cette région de myrtilles et de framboises, où le silence, la limpidité et la fraîcheur semblaient se fondre en une qualité d'ambrosie. C'était le scieur de Kaaterskill Falls. Cette famille, comme sa maison, était propre et saine, à l'intérieur aussi bien qu'au dehors. Les murs de la maison n'étaient pas plâtrés, seulement lattés, les portes intérieures non installées. Cette maison semblait aérienne autant qu'aérée, et parfumée, digne d'accueillir un dieu voyageur.

6 juillet. Je désire me confronter aux évidences de la vie – à ces faits essentiels qui sont les phénomènes ou la réalité que les dieux veulent nous montrer – et je suis donc arrivé ici. La vie ! qui sait ce qu'elle est, ce qu'elle fait ? Si je ne suis pas pour de bon ici, je me trompe moins qu'avant ; et maintenant voyons un peu de quoi il retourne.

Après le 6 août 1845. Cherche à conserver la tendresse de ta nature comme tu veillerais sur le velouté d'une pêche. La plupart des hommes sont tellement pris par les soucis et la pratique débilitante de l'existence qu'ils ne peuvent plus en cueillir les fruits les plus beaux. Littéralement, le travailleur n'a aucun loisir pour garantir au jour le jour une conception stricte et élevée de l'intégrité ; il n'a pas les moyens d'entretenir les relations les plus douces et les plus nobles. Son labeur se déprécie sur le marché. Celui qui doit si souvent faire appel à son savoir, comment peut-il se souvenir correctement de son ignorance ?

15 août. Et si nous devons obéir à ces belles injonctions, à ces suggestions divines, qui s'adressent à l'esprit et non pas au corps, et qui sont certainement vraies – ne pas manger de viande, ne pas acheter ni vendre ni marchander, etc., etc., etc. ?

23 août. Pourquoi ne pas mener une vie dure et mouvementée, sans éviter ni le travail ni les aventures, en apprendre tout ce qu'on peut, voyager beaucoup, même s'il s'agit seulement de sillonner ces bois ? Il m'arrive de traverser un champ en ressentant une dilatation inattendue de l'âme et un contentement qui me manquait depuis longtemps, comme s'il y avait là un champ digne de moi. Les frontières habituelles et quotidiennes de la vie sont dissipées, je vois dans quel champ je suis.

En chemin cet après-midi, je m'interroge : descendrai-je cette longue colline sous la pluie pour pêcher dans le lac ? Et je me dis : oui, vagabonde au loin, saisis la vie et conquiers-la, apprends beaucoup et vis. Tes chaînes sont brisées ; tu es réellement libre. Demeure jusque tard au sein de la nuit ; sois audacieux et peu sage. Vois de nombreux hommes, tout près comme au loin, dans leurs champs et leurs cottages avant le coucher du soleil, mais comme si tu devais en voir maints autres. Et pourtant, chaque *rencontre*** sera si simple et satisfaisante qu'aucune autre ne semblera possible. Ne te repose pas chaque nuit comme font les villageois. La vie noble est continue et sans trêve. Vis au moins dans un rayon plus vaste. Le soir, les hommes rentrent chez eux du champ voisin ou de la rue toute proche, où se répercutent les échos de leur maisonnée, et leur vie maladive dépérit car elle sent le renfermé.

Été 1845. Depuis tous les points de la boussole, depuis la terre inférieure et les cieux supérieurs, sont arrivées ces inspirations, dûment consignées dans ce journal selon l'ordre de leur arrivée. Ensuite, en temps voulu, on les a vannées en conférences, puis, là encore en temps voulu, transformées de conférences qu'elles étaient, en essais. Enfin, tels les cubes de Pythagore, elles se dressent fermement sur n'importe laquelle de leurs bases ; comme des statues sur leur piédestal, mais les statues se tiennent rarement la main. Il existe seulement des affinités et une disposition telles qu'on en trouve dans les galeries. Et cela modifie leur influence immédiate, concrète et populaire.

** En français dans le texte, comme tous les passages en italique et suivis d'un astérisque (*ndt*).

1846

Après le 22 février 1846. L'angoisse illimitée, la fatigue et les déboires de certaines personnes constituent une forme très incurable de maladie. La simple arithmétique aurait pu y remédier; car la vie de chacun possède, après tout, une intégrité épique, et la Nature s'adapte à nos faiblesses et nos déficiences comme à nos talents.

Il est sans doute indispensable que nous accomplissions *notre* travail entre l'aube et le crépuscule, mais seul un sage saura de quoi il retourne. Et pourtant, peu importe la quantité de travail non fait, repoussé au lendemain, le système continue malgré tout!

1850

Après le 26 avril. Je ne préfère pas une religion ou une philosophie à une autre. Je n'ai aucune sympathie pour le fanatisme et l'ignorance qui opèrent des distinctions passagères, partiales et puérides entre la foi, ou la forme de foi d'un individu, et celles d'un autre, – ainsi les chrétiens et les païens. Je prie pour être délivré de l'étroitesse d'esprit, de la partialité, de l'exagération, du fanatisme. Aux yeux du philosophe, toutes les sectes, toutes les nations, sont semblables. J'aime Brahma, Hari, le Bouddha, le Grand Esprit, aussi bien que Dieu.

Les chaussures sont souvent trop étroites. Ôtez les chaussures d'un gentleman, vous découvrirez qu'il a le pied plus large que sa chaussure. Rendez-vous compte qu'il porte cet instrument de torture! Au fil des ans, il parcourt d'innombrables miles avec! Il faut bannir la chaussure qui comprime le pied. Comprimer le pied comme les Chinois est aussi mauvais que de comprimer la tête comme les

Flatheads, car la tête et le pied forment un seul corps. Les pieds étroits, – ils se saluent sur les deux rives du Pacifique. Tout homme sensé ne suivra pas la mode sur ce point, mais la raison. Mieux vaut porter des mocassins ou des sandales qu'une chaussure étroite ou même aller pieds nus. Le sage portera une chaussure assez large et grande, façonnée selon la forme du pied, et nouée avec un lacet en cuir; il ira ainsi en paix, laissant son pied retomber à chaque pas. Si votre chaussure vous irrite le pied, mettez-y une feuille de molène.

Après le 12 mai. J'ai découvert avec surprise la quantité et la diversité des formes de vie qu'abrite un seul marais peu profond. Tout l'été, c'est un endroit humide et moelleux, doté d'un canal semblable à un fossé, et à un endroit où il y a de l'eau toute l'année on voit des massettes, des touffes d'herbe et des huttes de rats musqués par au-dessus; on y déniche aussi de bonnes canneberges si l'on prend garde d'anticiper les gelées étonnamment précoces dans ce creux frais. Eh bien, comme je disais, j'ai entendu des éclaboussures dans l'eau peu profonde et boueuse, et je suis resté là un moment pour en découvrir la cause. Encore et encore j'ai entendu et vu ce tumulte, tout en étant incapable d'en comprendre la cause, – quel genre de vie tenait résidence dans ce bassin insignifiant. Nous nous sommes assis à flanc de coteau⁷. Sous peu, un rat musqué est venu nager, comme intrigué par cette même perturbation, puis un autre et encore un autre, jusqu'à ce que trois soient passés, et j'ai commencé à me douter qu'ils étaient à l'origine de la chose. De temps à autre j'observais toujours le même tumulte dans l'eau, au même endroit, et j'ai fini par repérer le museau de quelque créature, dressé d'un air narquois au-dessus de la surface après chaque agitation, comme pour voir si elle était observée par des ennemis, et puis, à quelques perches de là,

j'ai vu un autre museau au-dessus de l'eau et j'ai deviné peu à peu la raison de toute cette agitation. Ôtant mes chaussures et mes bas, j'ai descendu furtivement le coteau, puis je suis entré dans l'eau, lentement et sans bruit, jusqu'à une perche environ de la terre ferme, en restant caché derrière les mottes d'herbe près desquelles j'avais observé les éclaboussures. Alors, me penchant soudain, j'ai découvert dans l'eau peu profonde mais boueuse qu'il y avait là une tortue cinosterne. Allongeant aussitôt le bras, je l'ai attrapée par la patte et, plus vite que je ne saurais le dire, je l'ai transportée au sec; il est alors venu avec elle une grosse barbotte brune morte depuis peu et en partie dévorée, que la tortue tenait entre ses mâchoires. C'étaient la barbotte se débattant et la tortue s'accrochant à elle de toutes ses forces, qui avaient créé tout ce chahut. Elle était restée tapie au fond, sans doute enfouie dans la boue jusqu'aux yeux, jusqu'à ce que la barbotte passe au-dessus d'elle, et cette créature musquée de la lagune avait alors filé vers les nageoires ventrales, jaillissant soudain sous l'influence d'une chaleur plus que printanière, – il y a des sermons dans les pierres, oui, et les tortues cinosternes au fond des marais –, vers les nageoires ventrales de la barbotte, là où elle n'a pas d'œil; et le pasteur poussa son dernier soupir⁸. Oh, quel œil il y avait là, mes concitoyens! enfoui dans la boue jusqu'aux paupières, en train de méditer sur quoi? bien éveillé au fond du bassin, au ras du fond, pointé vers le ciel, à l'abri des grains de poussière. La barbotte ne s'attend pas à être attaquée par en dessous. Soudain, un volcan de boue l'a avalée et saisie par le milieu; elle a été happée par ces mâchoires impitoyables dont on ne réchappe pas et qui, même dans la mort, ne lâchent pas leur proie.

Après le 31 mai. Une fois, j'ai mis le feu à un bois. Je suis parti, un certain jour d'avril, pour rejoindre les sources de

la rivière Concord, en bateau et avec un seul compagnon, dans l'intention de camper sur la berge ou de passer la nuit dans une ferme ou une auberge de campagne des environs. Nous avons pris du matériel de pêche pour trouver de quoi manger dans la rivière. À l'indienne. Chez le cordonnier, près de la rivière, nous avons obtenu des allumettes, que nous avons oubliées. Nous avons beau être au début du printemps, la rivière était basse, car il n'avait pas beaucoup plu, et avant de quitter le village nous avons réussi à pêcher un plat de poissons suffisant pour notre dîner; une fois arrivés sur la rive du lac de Fair Haven, nous avons entrepris de les faire griller. La terre était d'une sécheresse inhabituelle et notre feu, allumé loin des bois dans une clairière ensoleillée à flanc de colline et à l'est du lac, embrasa tout à coup les herbes sèches de l'an passé qui entouraient la souche où nous l'avions installé. Nous avons bondi pour l'éteindre, d'abord avec nos mains et nos pieds, puis nous avons lutté contre les flammes avec une planche tirée du bateau, mais en quelques minutes nous avons été dépassés par la situation; le feu, parti à flanc de colline, s'est rapidement étendu vers le haut, parmi les longues herbes sèches et cassantes, parsemées de buissons.

« Eh bien, où va-t-il s'arrêter? » a demandé mon compagnon. J'ai vu que l'incendie butterait peut-être d'un côté sur le ruisseau de Well Meadow, mais qu'il atteindrait sans doute la partie du village située de ce côté-ci du ruisseau. « Je vais avertir le village », ai-je répondu. Tandis que mon compagnon ramenait le bateau vers l'aval de la rivière, je suis parti à travers bois pour prévenir les propriétaires et déclencher l'alerte. Le feu avait déjà parcouru une douzaine de perches de chaque côté, il bondissait et brasillait sauvagement, en progressant inévitablement vers le bois. Les flammes se dirigeaient par là avec une allégresse furieuse, et nous sentions bien que nous ne contrôlions nullement

cette créature démoniaque que nous venions de mettre au monde. Par le passé nous avons fait de nombreux feux dans les bois, en brûlant un périmètre assez vaste d'herbes, mais sans jamais provoquer un feu de cette ampleur.

Tout en courant à travers bois vers le village, je voyais derrière moi la fumée au-dessus de la forêt, qui signalait l'incendie et la progression des flammes. Le premier paysan que j'ai rencontré après être sorti du bois menait un équipage et il m'a demandé la raison de toute cette fumée. Je lui ai dit la vérité. « Bah, fit-il, c'est pas mes affaires », puis il est reparti. Le suivant était le propriétaire du champ où il se trouvait, je suis aussitôt retourné dans les bois avec lui, en courant tout du long. J'avais déjà fait deux miles au pas de course. Quand nous avons enfin rejoint le voisinage des flammes, nous avons rencontré un charpentier qui équarissait des troncs d'arbre, un infirme chassé par l'incendie, qui avait fui avec sa hache. Le paysan a tourné les talons pour aller chercher de l'aide. Quant à moi, épuisé par cette course, je suis resté là. Que pouvais-je faire seul contre un front de flammes large d'un demi-mile ?

J'ai marché lentement à travers bois en direction de la falaise de Fair Haven, je suis monté sur le rocher le plus élevé, puis je me suis assis dessus pour observer la progression des flammes, qui approchaient très vite de moi et avaient déjà parcouru environ un mile depuis l'endroit où nous avons allumé le feu. J'ai alors entendu le son lointain d'une cloche qui sonnait l'alarme, et j'ai compris que tout le village allait bientôt arriver. Jusque-là je m'étais senti coupable, – submergé de honte et de regret. Mais maintenant, j'ai rondement réglé ce conflit avec moi-même. Je me suis dit : « Qui sont ces hommes qui se prétendent propriétaires de ces bois, et quels rapports ai-je avec eux ? J'ai mis le feu à la forêt, mais je n'ai fait aucun mal, et maintenant c'est comme si la foudre était tombée à cet endroit.

Ces flammes consomment seulement leur aliment naturel. » (Depuis ce jour, je ne me suis jamais senti davantage gêné que si la foudre avait provoqué cet incendie.) J'ai donc réglé très vite ce conflit avec moi-même et je me suis levé pour regarder les flammes approcher. C'était un spectacle magnifique et j'étais le seul à en jouir. L'incendie a atteint la base de la falaise, puis il s'est rué sur son flanc. Les écureuils détalèrent devant lui en une hâte aveugle, et trois pigeons ont filé au milieu de la fumée. Les flammes embrasaient les pins jusqu'à leur cime, comme s'ils étaient de la poudre. Quand j'ai compris que j'allais être assiégé par l'incendie, j'ai battu en retraite et rejoint les forces qui arrivaient maintenant du village. Nous avons mis plusieurs heures à circonscrire les flammes avec nos houes et nos pelles, ainsi qu'en allumant des contre-feux pour les étouffer. Au beau milieu de toute cette agitation, j'ai vu le paysan que j'avais croisé en premier, cet homme qui s'était détourné avec indifférence en disant que c'était pas ses affaires, et il se battait maintenant pour de bon afin de sauver ses stères de bois, ses affaires, dont l'incendie s'était déjà emparé et qu'il a fini par réduire en fumée.

Cet incendie a brûlé une centaine d'arpents, voire plus, et détruit une grande quantité de jeunes arbres. En fin de journée, quand je suis rentré avec un certain nombre de mes concitoyens, je n'ai pu m'empêcher de remarquer que cette foule si prompte à condamner l'individu qui avait déclenché l'incendie ne sympathisait nullement avec les propriétaires de ces bois, mais s'abandonnait en fait à une grande euphorie, comme si ces hommes étaient reconnaissants envers l'occasion qui leur avait permis de se dépenser autant ; il y avait seulement une demi-douzaine de propriétaires, soi-disant, mais pas tous, qui semblaient tristes ou affligés, et j'ai senti que je m'intéressais davantage à la forêt, que je la connaissais mieux et que je devais souffrir

davantage de sa disparition, que n'importe lequel d'entre eux. Le paysan que j'avais d'abord conduit dans les bois dut me demander quel était le chemin le plus court pour rentrer chez lui, en traversant son propre terrain. Pourquoi, dans ces conditions, la demi-douzaine de propriétaires et les individus qui ont mis le feu devraient-ils seuls s'affliger de la perte de ces bois, tandis que les autres villageois se sentent tout guillerets? Néanmoins, certains propriétaires supportaient virilement cette perte, mais d'autres ont déclaré derrière mon dos que j'étais « une sacrée crapule »; et des années plus tard, une ou deux têtes de linotte, qui chantaient comme des vieux coqs, m'ont crié à bonne distance « incendiaire! » pour me rappeler le passé. Chaque fois, je n'avais strictement rien à leur dire. Depuis lors, la chaudière de la locomotive a brûlé une surface équivalente et plus encore, en effaçant dans une certaine mesure jusqu'au souvenir du premier incendie. Longtemps après avoir appris cette leçon, je me suis souvent étonné de ce que, les allumettes et l'amadou étant apparus vers la même époque, le monde entier n'ait pas été consumé; pourquoi les maisons équipées d'un âtre n'ont-elles pas brûlé séance tenante? Je me demandais même si les flammes n'étaient pas aussi affamées que le jour où elles m'avaient échappé. J'ai aussitôt cessé de réfléchir aux propriétaires et à ma propre faute, – si faute il y avait en quoi que ce fût –, pour me concentrer sur le phénomène présent, bien décidé à en tirer le meilleur parti. Certes, je me sentais un peu honteux en réfléchissant aux circonstances triviales de cet incident, et à ce moment-là je n'étais pas mieux employé que mes concitoyens.

Cette nuit-là, j'ai regardé l'incendie, où quelques souches brûlaient encore à minuit au milieu de la désolation calcinée, et j'ai erré tout seul dans le bois; jusque tard dans la nuit je me suis frayé un chemin vers l'endroit où le feu avait pris, et

j'ai découvert les poissons désormais grillés – et préparés – dispersés dans l'herbe brûlée.

La journée a été fraîche, même s'il s'agissait du premier jour d'été. La vue des prairies à partir de Lee's Hill était splendide. Je remarque que, par une telle journée, l'ombre des arbres est très nette et dense lorsqu'elle tombe sur l'herbe nouvelle. En milieu d'après-midi ces ombres sont aussi présentes que les arbres eux-mêmes. D'ordinaire, nous ne prêtons guère attention aux ombres précises des objets dans le paysage.

4 juin. Aujourd'hui, je me suis occupé d'un feu dans les bois. Ray était là. Je remarque avec plaisir qu'il suffit de connaître un homme depuis peu, aussi bas soit-il sur l'échelle sociale, aussi pauvre, malheureux, intempérant et méprisable puisse-t-il sembler, un simple fardeau pour la société, pour découvrir enfin l'existence d'une chose qu'il comprend et accomplit mieux que quiconque. J'ai donc été ravi d'apprendre que quelqu'un avait envoyé Ray comme celui qui, de tous les habitants de Lincoln, avait le plus d'expérience pour allumer des feux. C'était un brûleur de broussailles hors pair.

Il faut toujours mettre le feu contre le vent, et brûler lentement. Dès que le feu dépasse la ligne tracée à la houe, un peu d'astuce et de persévérance seront d'une incroyable efficacité pour le maîtriser. Il arrive par chance que l'expérience acquise dépasse souvent le salaire. Lorsqu'un incendie éclate dans les bois, et qu'un homme le combat de trop près et sur le flanc, dans la chaleur du moment, sans la coopération systématique des autres, alors il se dira volontiers que c'est un combat désespéré, et que l'impitoyable démon va parcourir la forêt jusqu'à être rassasié de nourriture; mais que la compagnie quitte un instant ses travaux pour agir avec davantage de réflexion et de systématisme, en

donnant au feu les coudées franches, et chacun découvrira avec étonnement qu'on peut ainsi le maîtriser vite et aisément. Le bois lui-même fournit l'une des meilleures armes avec lesquelles lutter contre les flammes qui le détruisent : une branche de pitchpin. C'est le meilleur instrument pour les battre. La plupart des hommes préfèrent donner des conseils plutôt que de prêter main-forte.

Quelle que soit la dimension du feu, quelques hommes doivent se mettre au travail avec réflexion et persévérance, ratisser les feuilles pour les éloigner, et sarcler la surface du sol à une distance convenable des flammes, tandis que d'autres suivent avec des branches de pitchpin pour les étouffer quand elles atteignent cette ligne ; ils finiront par le circonvenir et le soumettre, et leur propre succès les étonnera.

Aujourd'hui, alors que je luttai contre le feu au milieu du rugissement et des brasilements, – car le feu semble renâcler tel un cheval sauvage –, j'entendais de temps à autre le râle du mourant, le dernier soupir, le cri clair, limpide et perçant de l'agonie, pour ainsi dire, de ces arbres qui respiraient leur ultime bouffée d'air, sans doute l'atmosphère surchauffée ou la vapeur qui jaillissait d'une fissure. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un oiseau, de la note angoissée d'un écureuil mourant, ou de la vapeur s'échappant d'un arbre. On l'entend parfois, à petite échelle, dans la bûche de l'âtre. Quand un champ brûle, les écureuils se réfugient sans doute sous terre. Comme le pin jaune détonne parmi la verdure des arbres – que vient-il donc faire ici ?

C'est pour s'amuser que les hommes rejoignent un incendie. Quand je vois leur enthousiasme à courir vers un incendie, qu'il fasse chaud ou froid, jour ou nuit, en tirant derrière eux une pompe, je constate étonné que l'amour

de l'excitation sert parfois de bonnes causes. Quelle autre force, pardon, quel somme d'argent offerte, quel sentiment d'entraide désintéressée aurait autant d'effet? Non, ce sont là des garçons avec qui il faut compter, et des motifs impérieux. Il n'y a pas de vieil homme au bord de la tombe qui ne recherche l'excitation.

20 juin. Je vois de ma fenêtre trois ou quatre vaches dans une pâture, sur le flanc de la colline de Fair Haven, à un mile et demi de chez moi. Il y a un seul arbre dans cette pâture et les vaches sont rassemblées, au repos, dans son ombre, laquelle s'étend loin sur le sol, car il est tôt bien qu'il fasse déjà lourd. C'est un joli paysage. Le jour où une vache a découvert qu'il faisait bon à l'ombre d'un arbre, ce jour-là a dû faire date dans l'histoire de ses congénères. Je me demande si elles ont la sagesse de s'allonger au nord de l'arbre, afin de ne pas être dérangées trop tôt. Cela prouve qu'il importe de laisser des arbres dans les pâtures, pour leur ombre autant que pour leur beauté. Il y a un long trait noir, et dans ce trait les vaches se rassemblent. Comme elles auront davantage besoin de cet abri à midi! Elles mènent une vie agréable en été, – vagabonder dans des pâtures bien arrosées, paître, ruminer à l'ombre –, vraiment une vie de philosophe, et favorable à la contemplation, rien à voir avec leur vie en hiver, lorsqu'elles sont enfermées dans des étables infectes. Si seulement elles pouvaient dire, comme dans les grandes plaines: « Demain, nous découvrirons forêts nouvelles et pâtures inédites! »

Pour mes promenades de l'après-midi j'ai un jardin, plus vaste que n'importe quel jardin artificiel dont j'aie jamais entendu parler, et beaucoup plus séduisant à mes yeux, – des miles et des miles d'allées recouvertes de tonnelles, telles qu'aucun noble ne peut se vanter de pareil agré-

ment, les animaux sauvages y courent en toute liberté –, aux paysages terrestres et aquatiques variés, et surtout il est situé tellement à l'écart de tout qu'il est extrêmement rare que je rencontre âme qui vive dans son labyrinthe.

21 juin. Ce sont seulement là les désavantages d'un feu. Dans l'ensemble, le feu constitue un avantage certain. Il balaie et ventile le sol de la forêt, il le nettoie et le déblaie. C'est le balai de la nature. En détruisant les sous-bois les plus chétifs, il laisse la main aux arbres plus gros et plus solides, et il dégage un espace où l'on peut aller et venir. J'ai souvent remarqué qu'il m'est beaucoup plus confortable et agréable de marcher dans des bois où un incendie a couru l'année précédente. Il nettoie le sol de la forêt tel un balai et le rend parfaitement libre et dégagé, – aucune brindille ne craque sous les pas, le bois mort et pourri a disparu –, et ainsi, en deux ou trois ans, de nouveaux champs de myrtilles sont créés pour le village, – pour les oiseaux et les hommes.

Quand la foudre incendie la forêt, son Directeur ne s'excuse pas auprès de l'homme, et j'étais seulement Son agent. Peut-être devons-nous en partie à cet accident certains des plus nobles parcs naturels. Il est exaltant de marcher parmi les pousses nouvelles d'herbe verte et de jeunes buissons qui jaillissent à travers la surface calcinée avec davantage de vigueur qu'ailleurs.

Où que vous alliez, les hommes vous poursuivront afin de vous infliger leurs sales institutions.

On trouve parfois une pointe de flèche toujours reliée à la tige de bois moisi. (*Vide* Charles Hubbard.)⁹ Un petit garçon de Compton, R.I., m'a dit que son père a trouvé une pointe de flèche fichée dans un arbre mort, presque entièrement enfoncée dedans. Où est la main qui a manié cet

arc? Aujourd'hui encore, on trouve parfois la flèche décochée par l'Indien, enfoncée dans un arbre de notre forêt.

Les informations qu'on peut obtenir d'un témoin très peu prometteur sont étonnantes. Un sage fera usage de toutes les observations possibles. Le plus niais des gamins est un bon observateur dans un domaine précis, – ils proposent une profusion d'autres sens, situés ailleurs. Il faut que je demande aux yeux ce qu'ils ont vu, aux oreilles ce qu'elles ont entendu, aux mains ce qu'elles ont fait, aux pieds où ils ont été.

16 juillet. Voici les noms de ceux qui ont acheté ces champs aux Peaux-Rouges, les sauvages hommes des bois : Buttrick, Davis, Barrett, Bulkley, etc., etc. (*Vide* Histoire.) Çà et là, on trouve encore un homme qui a du sang indien dans les veines, un fermier excentrique, descendant d'un chef indien; ou l'on aperçoit parmi les pins un Indien pur-sang et solitaire, l'air aussi sauvage que jamais, l'un des derniers représentants des tribus du Massachusetts, et il monte dans un wagon avec son fusil.

Ici ou là, une squaw indienne et son chien, son seul compagnon, vivent dans une maison solitaire, insultée par les écoliers, elle tresse des paniers et cueille les baies en guise de métier. On la rencontre sur la grand-route, avec quelques enfants ou aucun, le visage mélancolique, l'histoire, le destin; à la recherche de sa race; qui est restée pour les border durant leur long sommeil. Pour qui les baies condescendent à croître. Voilà maintes années que je n'en ai vu aucune sur la Musketaquid, et certaines arrivées dans leurs canoës pour camper sur ses berges il y a une douzaine d'années ont dû me demander d'où elle venait. Une Indienne solitaire, sans enfant, accompagnée de son chien, porte le linceul de sa race, accomplit les derniers rites pour sa défunte race. Pas encore retournée aux éléments; une fille de la terre; un être qui a la noblesse du pays.

L'homme blanc, une plante d'importation, – bardane et molène, remplaçant le haricot sauvage.

Après le 29 juillet. Un Irlandais m'a dit qu'il levait une jambe, et s'il arrivait à aligner son doigt de pied, son œil et la rive opposée, alors il savait qu'il pouvait sauter par-dessus la rivière. Mais, lui ai-je répondu, je peux effacer une étoile avec mon doigt de pied, pourtant je ne me hasarderai pas à bondir sur cette distance. Il est ensuite apparu qu'il savait quand sa jambe était à la bonne hauteur, à cause d'un problème qu'il avait. Je lui ai suggéré de relier ses chevilles par une ficelle.

Je connaissais un clergyman qui, après un décès, parlait volontiers de cette part d'humanité qui survivait comme d'un monument vivant dédié à la miséricorde divine. Quelle version négative de la vie !

1^{er} septembre. Mes amis s'étonnent que j'aime marcher seul la nuit dans les champs et les bois reculés. Parfois à minuit, dans ma promenade très solitaire et sauvage, j'entends le sifflet et le fracas des wagons, où peut-être certains de ces mêmes amis sont emportés à travers la nuit en croyant qu'il s'agit là d'un chemin bien connu, sûr et ouvert à tous. Je vois que les hommes ne font ni ne choisissent leur chemin, que ce soient les chemins de fer ou ceux qu'ils improvisent dans le monde sauvage, sauf ceux que les puissances supérieures permettent à chacun d'emprunter. Mon trajet solitaire est placé sous les mêmes auspices que le chemin de fer de Fitchburg. S'ils ont une charte concédée par le Massachusetts et, – beaucoup plus important –, octroyée par le Ciel, pour filer sur la voie à leur manière, moi aussi j'ai une charte, mais qui vient directement du Ciel, pour filer sur ma voie. Dans les deux cas, c'est par la grâce de Dieu.

9 septembre. L'armoise romaine, la drageline, l'amaranthe, la renouée et une ou deux espèces d'herbe vulgaires règnent désormais dans les champs cultivés.

Les pommes de terre ont beau avoir pour elles l'homme et tous ses instruments, ces mauvaises herbes turbulentes et rampantes les enfouissent complètement, entre le dernier coup de houe et le labour. Les pommes de terre ont beaucoup de mal à réussir, même entourées des soins les plus attentifs : ces mauvaises herbes réclament seulement *qu'on les laisse tranquille* un petit moment. D'après moi elles n'ont pas attrapé la carie. J'ai de la sympathie pour toutes ces croissances luxuriantes de mauvaises herbes. Ainsi va l'année. Les mauvaises herbes poussent comme pour s'amuser et folâtrer.

Et sous le regard appréciateur des jeunes sumacs, un joli troupeau de vaches arriva, aux proportions exceptionnellement harmonieuses, à la peau propre et lisse, de toute évidence choyées par leur propriétaire qui sans doute les a choisies avec soin. Une génisse plus confiante que les autres, la plus belle du troupeau, s'approcha peu à peu, comme pour accepter quelque friandise de nos mains, tandis que nos cœurs excités et ravis battaient la chamade. Elle s'approcha petit à petit, d'un joli pas nonchalant, en faisant semblant de brouter ; plus près, encore plus près, jusqu'à ce que le parfum bovin envahisse nos narines, – la crème de toutes les laiteries qui ont existé ou existeront jamais –, puis elle releva son doux museau vers nous et à portée de main renifla une honnête reconnaissance. J'ai alors compris qu'il était possible qu'un troupeau inspire de l'amour à son berger. Elle avait des traits aussi délicats qu'une biche. Sa robe était un mélange de blanc et de fauve, au bout de son museau il y avait une tache blanche guère plus grosse qu'une pâquerette, et son flanc tourné vers moi exhibait à l'évidence la carte de l'Asie.

31 octobre. Je crois volontiers pouvoir passer du bon temps dans n'importe quelle maison de campagne isolée que je connais; car je n'y vois maintenant que des avantages et nul inconvénient; je n'y ai pas encore importé mes pensées banales, mes habitudes prosaïques, qui gâchent le paysage. Quelle est cette beauté du paysage, sinon une certaine fertilité en moi? Je cherche en vain à la voir réalisée dans ma propre vie. Si je pouvais entièrement cesser d'avoir honte de moi-même, je crois que toutes mes journées seraient belles.

8 novembre. En cette saison de l'année le calme des bois et des champs est remarquable. On n'entend même pas un grillon striduler. Parmi les myriades de feuilles sèches des chênes des ours, aucune ne bruit. Notre propre souffle suffit à les faire bruire, mais le souffle des cieux ne le peut. Les arbres semblent attendre l'hiver. Les feuilles d'automne ont perdu leur couleur; maintenant elles sont vraiment flétries, mortes, et les bois arborent une couleur sombre. L'été et la moisson sont terminés. Les hickorys, les bouleaux, les châtaigniers, tout comme les érables, ont perdu leurs feuilles. Les pousses, qui ont jailli avec beaucoup de vigueur pour réparer les dommages causés par les bûcherons, se sont arrêtées net avant l'hiver. Tout est silencieux et attend. Si je tends l'oreille, j'entends seulement la note d'une mésange à tête noire, – notre oiseau le plus banal et, dirais-je, autochtone, celui qu'on identifie le plus souvent à nos forêts –, ou peut-être le cri d'un geai, à moins que venu des profondeurs solennelles de ces bois je n'entende le glas annonçant un décès. Les pensées affluent pour combler le vide. Quand on marche, néanmoins, les perdrix s'envolent toujours sans prévenir. Les bois silencieux, secs, presque sans feuilles, certainement sans fruits. On se demande quelle joie cet oiseau peut bien y trouver.

La perdrix jaillit au pied d'un chêne des ours, tel son propre fruit sec, oiseau immortel! Ce bruit nous fait toujours sursauter. Les verges d'or desséchées, qui ont viré au gris et au blanc, s'accrochent aux vêtements du marcheur et y laissent leur duvet. Et les cosses de semence affaissées, duveteuses, de l'épilobe nous rappellent l'été. Peut-être rencontrerez-vous quelques asters solitaires dans les champs secs, qui auront conservé un peu de couleur. Le sumac, entièrement dénudé, n'exhibe plus que son cône de baies rouges.

11 novembre. Ai trouvé aujourd'hui le pissenlit automnal (?) et le pissenlit commun.

Certaines épouses de paysans utilisent les cendres blanches des épis de maïs à la place du carbonate de potasse.

Je suis intrigué par une clôture fabriquée en racines de pin blanc. Il y en a, ou plutôt il y en avait une (car cette année elle a été renversée) sur la route du pont de Hubbard, dont je me souviens depuis plus de vingt ans. Elle est presque aussi indestructible qu'un mur et elle nécessite certainement moins d'entretien. Elle est légère, blanche et sèche par-dessus le marché, et puis ses formes fantastiques sont agréables à mon œil. Personne n'aurait jamais cru qu'un arbre pût avoir des racines aussi noueuses et enchevêtrées. Dans certains cas on observe un réseau grossier de racines qui s'entremêlent à la surface par exemple d'un marais, et dressées à la verticale elles ressemblent vraiment à une clôture, avec son palis entrecroisé selon divers angles, les racines se divisant encore et encore en d'autres racines, – un phénomène rare au-dessus du sol –, de sorte qu'elles laissent des vides, en forme de carré, de losange et de triangle, tout à fait comme une longueur de clôture. La blancheur immaculée de ces racines est remarquable, tout comme le fait qu'aucun lichen, ou très peu, ne pousse

dessus; elles sont affranchies du pourrissement. Les divers segments des racines poussent continuellement l'un dans l'autre, au point de créer des figures grotesques, parfois des harpes grossières dont les cordes résonnent et émettent une sorte de son musical quand on les frappe, comme si l'esprit de la terre jouait dessus. Parfois, çà et là, les racines ont une délicate couleur lie-de-vin, une teinte vespérale. Pour moi, aucun alignement de clôture ne saurait être trop long et me dissuader d'étudier chaque souche individuelle. Au bout d'un moment, les lichens auraient recouvert des pierres. Peut-être ces racines poussent-elles les unes dans les autres afin de se dresser plus solidement.

16 novembre. Que ferons-nous d'un homme qui a peur des bois, de leur solitude et de leurs ténèbres? Quel salut existe-il pour lui? Dieu est silencieux et mystérieux.

Certaines de nos journées les plus riches sont celles où aucun soleil ne brille au-dehors, mais où bien plutôt un soleil brille au-dedans. J'aime la nature, j'aime le paysage, car il est très sincère. Il ne me trompe jamais. Il ne se moque jamais. Il est d'une honnêteté joyeuse, musicale. Je me fie à la terre.

Mon journal devrait témoigner de mon amour. J'y consignerais seulement les choses que j'aime, mon affection pour n'importe quel aspect du monde, ce que j'aime à penser. Mes aspirations ne sont guère plus nettes ou précises que celles d'un bourgeon, lequel tend certes vers la fleur et le fruit, vers l'été et l'automne, tout en ayant seulement conscience de la chaleur du soleil et de l'influence du printemps. Je me sens mûr pour quelque chose, et pourtant ne fais rien, car je suis incapable de découvrir ce qu'est cette chose. Je me sens simplement fertile. Pour moi le moment est venu d'ensemencer. Trop longtemps je suis resté en jachère.

Malgré un sentiment d'indignité qui ne me quitte pas, et non sans raison, bien que je me considère moi-même comme un sacré coquin, néanmoins pour l'essentiel l'esprit de l'univers se montre incroyablement bon envers moi, et je jouis sans doute d'une part inhabituelle de bonheur. Pourtant, je me demande parfois si je n'aurai pas bientôt des comptes à régler.

20 novembre. Aujourd'hui, Horace Hosmer a cueilli un demi-boisneau ou plus d'une espèce différente et meilleure de canneberges, pensait-il, et il les a mises à part des autres. Elles sont d'un rouge très foncé, ombrées de couleurs plus claires, elles sont plus dures et plus oblongues, un peu comme le fruit de l'églantier ou du prunier rouge du Canada, bien que je n'aie aucune canneberge commune à laquelle les comparer. Il dit qu'elles poussent à l'écart des autres. Il faut que je le voie à ce sujet. Ce sera peut-être encore un cas où le paysan repère une espèce nouvelle et utilise les connaissances accumulées au fil des ans par sa profession, alors que le botaniste, expressément voué à ce genre d'enquête, n'a pas réussi à la déceler.

Le paysan, en cueillant de nombreux boisneaux de canneberges année après année, découvre enfin, à force d'observation, une nouvelle espèce de cette baie et profite de sa découverte durant maintes années, avant que le naturaliste ne prenne conscience de ce fait.

C'est souvent l'homme éloigné de toute science qui découvre la nouvelle espèce. Il serait étrange qu'il en fût autrement. Mais nous sommes vraiment accoutumés à qualifier de découverte scientifique seulement ce qui connaît la valeur relative de la chose découverte, révèle un fait à l'humanité.

21 novembre. J'ai vu le lac de Fair Haven et son île, le pré entre l'île et le rivage, ainsi qu'une bande d'eau parfaitement calme et lisse sous le vent de l'île, et puis deux faucons, peut-être des balbuzards pêcheurs, qui la survolaient. Comment aurait-on pu améliorer ce panorama? Mais je ne vois pas non plus ce que ces choses peuvent bien être. Je commence à voir un objet quand je cesse de le *comprendre* et m'avise que précédemment je n'avais pas conscience de lui ni ne l'appréciais, mais je ne vais pas au-delà. Que ces formes et ces couleurs s'adaptent bien à mon œil! Un pré et une île! Que sont ces choses? Pourtant, les faucons et les canards restent si lointains! et la Nature très réservée! Je suis fait pour aimer le lac et le pré, comme le vent est fait pour rider l'eau.

23 novembre. Pour moi, le sommet de la sagesse consiste à ne pas essayer de me brider pour mener une existence prudente et pleine de bon sens, mais à me débrider et me démener pour voir au-delà de moi-même, entretenir des conjectures sublimes, devenir le conduit de pensées excitantes, vivre tout ce qui peut être vécu. L'homme insatisfait de lui-même, de quoi n'est-il pas capable?

25 novembre. J'ai vu un rat musqué sortir par un trou de la glace. Voici un homme plus sauvage que Ray ou Melvin. Tout en l'observant, je pense à ce qu'il pense de moi. C'est une espèce d'homme différente, voilà tout. Quand je m'approchais, il plongeait, puis réapparaissait, car il a dégagé un trou de cinq ou six pieds carrés en nageant dedans pour éviter que la glace ne s'y reforme. Il s'asseyait ensuite au bord de la glace et s'activait à quelque chose. Je n'arrivais pas à savoir s'il s'agissait d'une palourde ou d'autre chose. Quelle créature au sang froid! Des pensées à basse température, très longtemps assis sur la glace couverte d'eau,

parfaitement immobile, à mâchonner une palourde froide et mouillée dans sa coquille. Quelles pensées sûres, lentes, modérées il doit nourrir !

8 décembre. Il a neigé dans la nuit du 6, et le sol est maintenant recouvert, – notre première neige, deux pouces d'épaisseur. Il y a une semaine, j'ai vu des vaches qu'on ramenait de la pâture à l'étable. Maintenant elles sont chez elles. Elles ont fini de paître. Le paysan profite de cette première chute de neige guère importante pour faire face à quelques urgences, – par exemple, déplacer des pierres sur une sorte de traîneau. Je perçois avec quelle rapidité il a saisi cette occasion. Au-delà de l'orée du bois, je ne vois plus aucune trace de vaches, d'hommes ni de garçons. Soudain tous sont claquemurés. Derrière les bois, les pâtures et les collines éloignées sont désormais fermées aux vaches, aux vachers, oui, et aux avachis. Je suis frappé par la solitude et l'éloignement qui soudain caractérisent ces lieux. L'intimité, la retraite et la solitude précieuses que l'hiver permet ! Tapisser la terre de neige, procurer à tous les marcheurs davantage que des chaussettes de laine, écraser seulement la neige. De Fair Haven, je vois les collines et les champs, oui, et dans l'angle les bois givrés brillent, ils luisent de ce bon vieil éclat hivernal. Ce ne sont certainement pas les petites fermes que j'ai vues tout l'été. Ce sont des fermes issues de mon esprit.

23 décembre. Voici une tempête de neige à l'ancienne. Il n'y a guère de trafic sur la voie de chemin de fer. Le mécanicien dit qu'au-dessus elle monte à trois pieds de haut. Walden est gelé sur un tiers de sa surface, mais j'ai cru le lac entièrement gelé quand debout sur la rive je l'ai regardé d'un seul côté. Il n'y a aucune trace sur la route de Walden. Un voyageur pourrait la traverser dans les bois sans être certain qu'il s'agit bien d'une route.

Je discerne mieux une légère trace de pas ou de traîneau quand le sol est couvert de neige que lorsqu'il est nu. La dépression due aux chaussures ou aux roues est plus évidente; la lumière et l'ombre la trahissent peut-être, mais je crois que c'est surtout à cause des herbes qui se dressent au-dessus et de chaque côté d'un vide, et ce vide enneigé contraste plus fortement avec les bois ou l'herbe que le sol nu ou frayé.

Même la surface de la neige montre volontiers des vagues semblables aux flots de l'océan.

7 janvier. La science n'inclut pas tout le savoir des hommes, seulement ce qui concerne les hommes de science. L'homme des bois m'explique comment il a pris des truites dans une nasse, comment il a fait son entaille pour la sève d'érable dans des bûches de pin, des pousses de sumac ou de frêne blanc, qui ont une grosse moelle. Il sait relier ces faits à la vie humaine.

Les connaissances d'un homme qui n'est pas instruit sont vivantes et luxuriantes comme une forêt, mais recouvertes de mousses et de lichens, le plus souvent inaccessibles et en friche; les connaissances de l'homme de science ressemblent au bois de construction bien rangé dans des dépôts pour servir à des ouvrages publics, et qui exhibent encore çà et là une pousse verte, mais même cela risque de pourrir à sec.

13 février. En patins jusqu'à Sudbury. Une belle journée évoquant l'été. Les prés étaient juste assez gelés pour supporter mon poids. J'ai bientôt examiné les nombreuses écailles de glace qui se présentaient à moi. Elles témoignent d'un phénomène singulier et intéressant, que je ne me rappelle pas avoir déjà vu. Selon moi, lorsque l'eau était gelée sur l'épaisseur d'un carton, une violente bourrasque a brisé çà et là cette mince couche de glace, et tandis que le vent et les vagues orientaient ces fragments sur le côté, le froid croissant les a tous congelés. C'est du moins ce qu'il m'a semblé, car la plupart de ces écailles étaient orientées dans un sens; c'est-à-dire que d'un côté on voyait seulement leur rebord, et d'un autre, – au nord-est ou au sud-ouest –, leur profil. Elles étaient le plus souvent de forme

triangulaire, comme une voile en épaule de mouton, légèrement festonnées, tels des coquillages.



On aurait dit une flotte de mille pêcheurs de maquereaux filant à toute vitesse sous forte voilure par vent frais. Parfois, le soleil et le vent les avaient réduites à la minceur d'une feuille de papier à lettre, et elles voletaient, bruisaient et carillonnaient joyeusement. J'ai patiné parmi cette flottille dont je répandais les épaves alentour. Elles semblent avoir été expressément rehaussées pour refléter le soleil comme autant de miroirs, pour décorer la rivière et attirer l'œil du patineur. Qui dira que leur but essentiel n'est pas atteint lorsqu'elles excitent l'admiration du patineur? Tous les demi-miles ou les miles en remontant la rivière sur les patins à glace, on découvre ces flottes de cristal. La Nature est une grande imitatrice et elle aime à se répéter. Ses merveilles sont perdues pour le village. Selon moi, une supériorité de son art, si l'on peut ici parler d'art, c'est qu'elle ne requiert pas que l'homme l'apprécie, elle ne fait aucun effort pour attirer son attention.

Il importe d'observer non seulement le sujet de nos joies pures et sans mélange, mais aussi le secret de nos insatisfactions.

14 février. Considérons le paysan, à qui l'on attribue d'habitude la meilleure santé du monde. Il est peut-être le plus résistant des hommes, mais certes pas le plus sain. Il a perdu toute souplesse; il ne peut ni courir ni sauter.

La santé c'est le libre usage et le contrôle de toutes nos facultés, et un développement harmonieux. Lui a la santé du bœuf, du bison surmené. Ses articulations sont raides. Cette ressemblance vaut dans les moindres détails. Il exhibe une paire de chaussures en cuir de vache et il se déplace à la vitesse d'un bœuf. De fait, à certains endroits il met son pied dans la peau d'un jarret de bœuf. Ça lui ferait du bien d'être entièrement shampooiné pour acquérir un peu de souplesse. Sa santé c'est une insensibilité à toute influence. Mais seul l'homme le plus sain du monde est sensible à l'influence la plus ténue; c'est lui qui est affecté par une hausse ou une baisse d'électricité dans l'air.

27 février. Quand un homme achète une chose, il est vraiment décidé à l'obtenir et à la garder, en ayant recours à une foule d'explétifs et à une kyrielle de termes synonymes ou similaires signifiant la possession, en termes juridiques! Ce qui est à moi m'appartient. Selon un vieux titre de propriété relatif à une petite parcelle de terre marécageuse, que j'ai récemment mesurée au risque de m'y embourber jusqu'à ce que mort s'ensuive, « ledit Spaulding, ses Héritiers et ses Ayants droit, devront et pourront, à partir de cette date et pour tous les temps futurs, par la force et la vertu du présent acte, avoir, détenir, utiliser, occuper, posséder légalement, pacifiquement et paisiblement, ledit marais, et en jouir », etc.

Le conférencier décrira volontiers le dix-neuvième siècle, l'Américain de la génération précédente, avec des accents improvisés et triomphants, l'installant au paradis, diffusant sa gloire par tous les moyens et le télégraphe, rapportant le nombre de bouchons en bois qu'il a taillés au couteau. Mais qui ne perçoit qu'il ne s'agit pas là de la description sincère ou pertinente de la vie d'un homme ou d'une nation? C'est plutôt le style *hip hip bourrab* d'une société d'admiration

réciproque. Les wagons passent devant nous, et nous connaissons leur substance aussi bien que leur ombre. Ils s'arrêtent et nous montons dedans. Mais ces pensées sublimes qui passent très haut ne s'arrêtent pas, et nous ne montons jamais dedans. Leur contrôleur ne ressemble à aucun d'entre nous.

Il me semble que l'homme qui, dans sa conversation avec moi sur la vie en Nouvelle-Angleterre, insiste beaucoup sur les chemins de fer, les télégraphes et pareilles entreprises, reste à la surface des choses. Il traite le superficiel et le transitoire comme s'ils étaient profonds et durables. Selon l'un des avatars de l'esprit, dans l'intervalle entre le sommeil et la veille, oui, même dans l'un des interstices d'une dynastie hindoue, peut-être que des choses telles que le dix-neuvième siècle, ainsi que toutes ses améliorations, pourront apparaître et disparaître à nouveau. Rien ne laisse une impression profonde et durable, sinon ce qui a du poids.

30 avril. Même la chatte qui passe la journée allongée sur un tapis commence à explorer les champs à la tombée de la nuit, et reprend ses anciennes habitudes forestières. La vieille chatte la plus tendrement élevée sort furtivement la nuit, dans le sillon elle observe quelque oiseau sur son perchoir pendant une heure, tel un fusil au repos. Elle n'attrape pas froid; c'est sa nature. Caressée par les enfants, une soucoupe de lait placée devant elle par une main aimante. Elle sait même incurver le dos, faire grossir sa queue et cracher face à son ennemi, comme le chat sauvage des bois. Douce Sylvia!

6 mai. Combien un constant frayage avec la nature et la contemplation des phénomènes naturels importent à la perpétuation de la santé morale et intellectuelle! La discipline des écoles ou celle des affaires ne sauraient

jamais accorder pareille sérénité à l'esprit. Le philosophe contemple les affaires humaines aussi calmement et d'aussi loin qu'il considère les phénomènes naturels. Le philosophe éthique a besoin de la discipline du philosophe naturel. Qui est accoutumé à l'étude de la nature aborde l'étude de l'humanité avec de grands avantages.

16 mai. S'il existe un clair de lune plus splendide que d'habitude, seul le voyageur tardif l'observe. Quand je suis dehors, à la lisière du village, pour savourer la majesté paisible de la lune, je pense volontiers que tous les hommes ont conscience de ce miracle, qu'eux aussi, ailleurs, adorent en silence cette manifestation de la divinité. Mais en rentrant dans la maison, je ne suis pas dupe ; ils sont absorbés par leur partie de dames ou d'échecs, ou encore plongés dans un roman, même si la clarté de la nuit à travers les volets aurait dû leur mettre la puce à l'oreille.

21 mai. Selon moi, nous n'avons pas d'ordinaire conscience que l'homme est notre contemporain, que dans ce monde étrange et irréel, tellement stérile et prosaïque, conçu non pas pour y vivre mais seulement pour le traverser, que même ici une créature aussi divine que l'homme vit pour de bon. L'homme, ce couronnement, le dieu que nous connaissons. Tant que la terre nourrira un habitant aussi rare, il y aura une raison de nous réjouir. Qui osera prétendre qu'il n'y a pas de Dieu, s'il y a un homme *juste* ? Voilà seulement moins d'un an qu'il m'est venu à l'esprit qu'un tel être existe pour de bon sur le globe. Maintenant que je conçois qu'il en est ainsi, j'aborde de nombreuses questions sous un jour nouveau. Nous-mêmes possédons non seulement l'idée et la vision du divin, mais nous avons des frères, semble-t-il, qui possèdent aussi cette idée. Je me dis que mon voisin vaut mieux que moi et que ses pensées sont meilleures

que les miennes. Il y a un représentant de la divinité sur terre, dont on peut attendre toutes choses belles et nobles. Nous avons ici-bas le matériau du ciel. Selon moi, le miracle majeur de l'homme, c'est l'homme. Derrière les lointains pâissants, qu'il pleuve ou que le soleil brille, que l'on espère ou doute, un homme habite, un être bien réel, capable de sympathiser avec nos pensées les plus sublimes.

Les révélations de la nature, infiniment glorieuses et réjouissantes, nous indiquent un avenir éloigné, des possibilités cachées; mais étonnamment près de nous, nous découvrons un jour notre semblable.

Nous nous détournons de la nature pour envisager avec étonnement ce fait *tout proche* mais surnaturel.

Je crois que l'existence de l'homme dans la nature est le fait le plus divin et le plus stupéfiant de tous. C'est un fait que peu ont remarqué.

Je ne pense pas que l'homme puisse comprendre *l'importance* de l'existence de l'homme, son influence sur les autres phénomènes de la vie, avant de se souvenir – lui, le survivant – qu'un tel être ou une telle race exista jadis sur terre. Imaginez-vous seul au monde, un esprit méditatif, plein de questions et de réflexions, *perdu* dans ses pensées, et imaginez ensuite la création de l'homme! – l'homme fait à l'image de Dieu!

24 mai. C'est une enquête intéressante que de chercher parmi les plantes qui poussent autour de nous les médicaments capables de guérir nos maux. D'abord, nous ne sommes pas prêts à croire que l'homme et les plantes soient aussi intimement liés. Très peu de plantes ont été médicalement examinées. Et pourtant, telle est l'étendue du savoir botanique de la plupart des hommes; mais il est plus étendu qu'on ne le croirait d'emblée. Le botaniste s'étonne de la familiarité qu'entretient un campagnard avec

une plante obscure, qui lui semble rare et étrange. Lui, qui observe la nature depuis plusieurs années, ne sait pas ce que c'est, mais le campagnard qui n'observe rien, qui ne voit rien sauf ce qui lui tombe dessus, ou la vieille femme qui sort rarement de la maison, manifeste une familiarité aisée avec cette plante et peut l'appeler par son nom.

27 mai. Ce matin, devant la maison d'un homme riche, j'ai vu un joueur d'orgue de Barbarie qui ravissait la rue de ses harmonies, descendait jusqu'aux pavés et mettait en lambeaux le train-train quotidien, quand la maîtresse de maison releva violemment une fenêtre et d'une voix à demi philanthropique lui demanda s'il voulait manger quelque chose. Mais lui, avec beaucoup d'à-propos selon moi, continua de mouliner sans prêter la moindre attention à cette question, emplissant les oreilles de la dame d'une mélodie qu'elle n'avait pas requise. Ainsi le monde relève-t-il sa fenêtre pour interroger le poète et le presser en retour de calibrer des tonnelets de bière. Il m'a semblé que cette musique suggérait que la récompense fût aussi belle que le cadeau. Il serait beaucoup plus noble de prendre plaisir à la musique, même si vous n'avez rien payé pour l'écouter, que de toujours soupçonner la mendicité. Après tout, c'est peut-être la meilleure musique instrumentale que nous ayons.

7 juin. Je ne peux pas faire entièrement confiance à mon sens pratique. Certes, le plus souvent je tiens bon sur mes jambes, mais, étant malmené et poursuivi par un sens commun superficiel qui me relie aux objets proches par des sentiers battus, je déraile, selon l'expression consacrée, – je commence à être transcendantal et à montrer où se trouve mon cœur.

Quand on m'a demandé de m'exprimer lors d'une réunion de tempérance, j'ai répondu ceci: « Je suis trop

transcendental pour vous servir à votre manière. » Ces gens m'associeraient volontiers aux marchands de rhum et aux buveurs de rhum, dont je ne fais pas partie et dont j'ignore presque tout.

Nous vivons dans une sorte de pays des fées. On peut marcher dans n'importe quelle direction à la surface de la terre, repousser l'horizon, et partout votre chemin gravissant la convexité du globe vous emmène entre ciel et terre, sans jamais vous soustraire à la lumière du soleil et des étoiles, ni aux habitations humaines. Je m'étonne de réussir à parcourir cinq miles, tant ma progression est encombrée d'événements et de phénomènes. Combien de questions n'ai-je pas encore posées aux habitants !

Mais jusqu'où peut-on exercer son sens pratique ? Jusqu'où s'étendent vraiment vos connaissances ? Quand, dans des actes juridiques vieux seulement d'une centaine d'années, j'ai lu les mots « posséder et jouir, lui et ses ayants droit, *à jamais* », j'ai compris de quelle myopie est affligée la vue qui nous conduit d'un jour au suivant. Quand je lis l'építaphe de ceux qui moururent il y a un siècle, ils semblent encore plus morts qu'ils ne s'y attendaient. Un jour paraît proportionnellement une bien longue partie de « l'éternité et un jour ».

Nous croyons que la possibilité de l'avenir excède de beaucoup ce qui a été fait par le passé. Nous envisageons le passé avec bon sens, mais nous anticipons l'avenir avec des sens transcendants. Dans nos moments les plus lucides, nous attendons tout naturellement et nous nous préparons à des changements bien plus importants que ceux dont nous avons fait l'expérience, aussi loin que remontent nos souvenirs, et qu'on pourra seulement comparer à des expériences oubliées. Peut-être existe-t-il des révolutions qui créent un intervalle inaccessible à la mémoire.

11 juin. Hier une belle nuit d'été, pas trop chaude, la lune pas tout à fait pleine, après deux ou trois jours de pluie. Ai marché jusqu'à Fair Haven par la voie de chemin de fer, suis revenu à travers la pâture de Potter et par la route de Sudbury. J'ai d'abord craint qu'il n'y ait beaucoup trop de lumière blanche, comme les pâles vestiges du jour, et non une lueur jaune, lugubre, plus propice au rêve; que ce soit comme la lumière d'une bougie en plein jour; mais dès que je me suis éloigné du village pour m'enfoncer dans la nuit, ç'a été mieux. J'entends des engoulevants et je vois quelques lucioles dans le pré.

En examinant les ombres projetées par les inégalités du talus sableux et argileux de la Grande Entaille, j'ai compris qu'il était nécessaire de voir les objets au clair de lune autant qu'en plein jour, afin d'en avoir une connaissance complète. Ce talus semblait beaucoup plus plat de jour, sous une lumière plus forte, et maintenant les ombres lourdes révélaient son relief. Ce relief est lumière, accentué par les ombres foncées qu'il projette.

L'engoulevant suggère combien les bois et le village sont éloignés. Les habitants des rues entendent très rarement sa note, et l'on y voit un mauvais présage. Seuls les résidents des faubourgs du village l'entendent parfois. Elle entre quelquefois dans leur cour. Mais allez donc dans les bois par une nuit tiède en cette saison, et cette note est le son dominant. En ce moment même j'en entends cinq ou six. Ici, ce n'est donc pas davantage un mauvais présage que la nuit ou le clair de lune. C'est un oiseau qui appartient non seulement aux bois, mais au versant nocturne des bois.

En descendant, je contourne maintenant l'angle du champ de céréales, traverse le bois de pitchpin vers un autre champ situé en contrebas, davantage enclavé dans les bois, puis

je me retrouve dans une atmosphère plus froide, humide et brumeuse, où il y a beaucoup de rosée sur l'herbe. J'ai l'impression d'approcher l'origine des choses. La brume froide a quelque chose de créatif, de primordial. Imprégnée de rosée, elle ne manque pas de me suggérer une musique, sans raison; la fertilité, l'origine des choses. Une atmosphère qui a oublié le soleil, où le principe antique de l'humidité prévaut. Elle est chargée du parfum condensé des plantes et, pour ainsi dire, distillée par les rosées.

À ma connaissance, personne n'a observé les différences infimes entre les saisons. Deux nuits se ressemblent à peine. Ce soir, les pierres ne sont pas chaudes au toucher, car l'air est très chaud; et c'est pareil pour le sable. Un livre des saisons, dont chaque page devrait être écrite durant sa propre saison et en plein air, ou bien dans ses parages, où que ce soit.

12 juin. Il y aurait un avantage à voyager dans votre propre pays, voire dans votre voisinage: vous seriez si bien préparé à comprendre ce que vous voyez, que vous feriez moins d'erreurs typiques des voyageurs.

13 juin. Nous ne vivons pas d'habitude notre vie pleinement ni complètement; nous n'emplissons pas tous nos pores avec notre sang; nous n'inspirons ni n'expirons à fond ni suffisamment, de sorte que la vague, la déferlante de chaque inspiration atteigne nos rivages les plus extrêmes, roule jusqu'à toucher le sable qui nous limite, et que le bruit du ressac revienne jusqu'à nous. Un soufflet ne pourrait-il nous aider à respirer? Pour que notre souffle fasse naître un vent par temps calme! Nous ne vivons qu'une fraction de notre vie. Pourquoi ne libérons-nous pas cette marée, n'ouvrons-nous pas les écluses, afin de mettre tous

les rouages en branle? Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. Utilisez vos sens.

14 juin. À l'endroit où mon chemin croise le ruisseau dans le pré, l'air lourd baignant les fougères, là où elles poussent, a une odeur singulièrement douce, – le parfum de la terre, comme si la rosée était un distillat des essences odorantes de la nature. Quand j'atteins la route, le paysan qui rentre de la ville chez lui m'invite à monter dans son chariot élevé, sans se demander pourquoi je marche, et je ne peux le lui expliquer brièvement. Il fait une remarque sur la fraîcheur de l'air.

22 juin. *Dimanche.*

Le bouleau est l'arbre du géomètre. Il fournit les meilleurs poteaux à viser à travers la mire d'un compas, sauf quand il y a de la neige au sol. Son écorce blanche n'a pas été créée en vain. Lorsque je fais l'arpentage des bois, j'ai souvent l'occasion de dire qu'il a été créé dans ce but.

Nous sommes seulement aptes à critiquer les autres lorsque nous sommes nous-mêmes différents d'eux et supérieurs à eux d'un point de vue précis. C'est la distance que nous avons par rapport aux hommes et à leurs affaires qui nous permet de les considérer avec une certaine hauteur et de les critiquer. Il n'y a que peu d'hommes qui se dressent sur les collines longeant la route. Je suis seulement sain d'esprit quand je me suis élevé au-dessus de mon sens commun, quand je n'adopte pas la conception écervelée des choses communément adoptée, quand je ne vis pas pour les motifs bas communément choisis par les hommes. La sagesse n'a rien de commun. Dans quel but ai-je donc des sens, si je suis ainsi absorbé par les affaires du monde? Mon pouls doit battre avec la Nature. Après une dure journée de travail

dépourvue de toute pensée, où j'ai fait un simple outil de mon propre cerveau, c'est seulement dans le calme du soir que je recouvre mes sens et par exemple entends le grillon, qui en fait a stridulé toute la journée. Aux meilleures heures de ma vie, j'ai conscience du flux d'une sagesse sereine et indubitable qui me rend en partie inapte, – et si je m'y livrais en me la rappelant davantage, me rendrait entièrement inapte à ce qu'on appelle les affaires actives de l'existence, qui ne constituent en effet rien de ce que peut contempler l'œil de la raison. Quel est cet autre genre de vie qui m'attire ainsi continuellement ? que seul j'aime ? S'agit-il d'une vie concevable en ce monde ? Peut-il se nourrir et s'habiller dignement, celui qui garde seulement et sans cesse cette vérité devant lui ? celui qui ne recourt à aucun moyen diabolique ? Existe-t-il des devoirs qui interfèrent nécessairement avec la sereine perception de la vérité ? Nos moments de sérénité sont-ils de simples avant-goûts du paradis, – des joies gratuites à nous accordées en guise de consolation –, ou seulement la compréhension éphémère de ce qui pourrait être la teneur de notre vie tout entière ?

29 juin. J'observe avec intérêt comment d'anciennes méthodes d'exploitation des ressources sont introduites parmi nous. Le travailleur irlandais, par exemple, voyant son employeur envisager quelque activité agricole telle que creuser un fossé ou construire une clôture, suggère un ancien procédé qu'enfant il a appris, dont on constate souvent qu'il est moins onéreux et plus décoratif que la manière commune ; et Patrick a l'autorisation de procéder à sa guise, pour une fois il manifeste quelque talent sans qu'on lui dise comment s'y prendre, mais, travaillant avec autant d'entrain que de fierté, il se débrouille encore mieux que dans son pays d'origine. Même l'Irlandais manifeste ce qu'on pourrait prendre à tort pour un savoir-faire yankee,

en exploitant un talent simplement inné, dérivé des longs enseignements et de la pratique de ses ancêtres.

J'ai ainsi vu un Irlandais construire un talus en mottes de gazon, là où son employeur avait envisagé de bâtir un mur en dur, empilant très proprement et solidement avec sa pelle et une ficelle les plaques de gazon prises par-derrière, selon un angle presque perpendiculaire au sol, mélangeant ces mottes avec les broussailles qui lui tombaient sous la main, qui allaient pousser et renforcer la solidité de l'ensemble. C'était beaucoup plus agréable à l'œil, et moins cher, que ne l'aurait été un mur en pierre, et puis il pensait que ce serait une clôture tout aussi efficace et pas moins durable. Mais en vérité, seule l'expérience montrera si l'on peut adopter la même pratique sous ce climat et en Irlande, – si notre atmosphère n'est pas trop sèche pour l'acclimater. En tout cas, ce paysan a eu la sagesse de profiter pour lui-même de l'expérience du travailleur qu'il employait. Voilà ce qu'il *devait* acheter.

Et l'autre jour, j'ai remarqué à l'endroit où l'on faisait pousser des graines, que là où les cordes et les perches du paysan ne remplissaient plus leur office, il avait aménagé des cordes entortillées de paille pour soutenir ses plantations, – un procédé sans doute suggéré et mis en œuvre par sa main-d'œuvre étrangère. Il est vraiment regrettable qu'on adopte si peu d'améliorations ou de procédés en provenance du Vieux Monde.

2 juillet. Un voyageur ! J'aime ce nom. Un voyageur doit être révééré comme tel. Sa profession est le meilleur symbole de notre vie. Il va de --- à --- ; c'est l'histoire de chacun d'entre nous. Je m'intéresse à ceux qui voyagent de nuit.

6 juillet. Il y a quelque avantage à être l'homme le plus humble, le plus banal, le moins respecté, du village, de

sorte que même les garçons d'écurie vous maudissent. Il me semble jouir de cet avantage dans une mesure peu commune. Voilà de nombreux gaillards à la bienveillance grossière, qui de moi ne connaissent que la peau, mais qui m'appellent avec familiarité par mon prénom. De ces gens, je prends tout le bien que je peux sans rien perdre moi-même. Il y a « Sam » le geôlier¹, – que pourtant je n'appelle jamais Sam –, qui s'est écrié hier soir: « Thoreau, vas-tu bientôt remonter la rue? Eh bien, prends donc ces deux prospectus, laisses-en un à Hoar's piazza, et l'autre chez Holbrook, je te revaudrai ça une autre fois. » Je laisse volontiers les gens user ainsi de moi, voire abuser, parfois.

7 juillet. Je peux seulement exprimer adéquatement les pensées que j'aime exprimer. Toutes les facultés sont au repos, sauf celle que vous utilisez, l'énergie tout entière concentrée dans ce seul but. Soyez si peu distraits, gardez vos pensées si claires, vos rendez-vous si rares, votre attention si libre, votre existence si proche du monde, qu'en tous lieux et à n'importe quelle heure vous puissiez entendre le chant des grillons durant les saisons où ils strident. C'est une preuve de sérénité et de santé d'esprit que d'entendre aisément ce chant – dans les rues des villages aussi bien que dans les champs. Certaines oreilles n'entendent jamais ce chant; on les dira sourdes. N'est-ce pas parce qu'elles ont très longtemps prêté attention à d'autres sons?

12 juillet. *Huit heures du soir.*

Maintenant au moins la lune est pleine, et je marche seul, ce qui est le plus agréable la nuit, mais toujours autant dans la journée. Votre compagnon doit sympathiser avec l'humeur présente. La conversation doit avoir trait à l'endroit où se trouvent les marcheurs, et varier exactement au gré du décor, des événements et de la topographie. Adieu à ceux

qui parlent de la nature sans naturel, dont la présence est une interruption. Je connais une seule personne avec qui je peux marcher. Avec la plupart, plutôt que de marcher et de parler, autant être assis dans une salle de bar. Nous ne sommes jamais côte à côte dans nos pensées, nous ne pouvons jamais entendre le silence de l'autre. En fait, nous ne pouvons pas rester silencieux. Nous rompons sans cesse le silence, voilà tout, et ne réparons rien. Comment peuvent-ils rester ensemble, ceux qui suivent des chemins différents!

16 juillet. Il me semble que mon expérience présente n'est rien, que celle du passé est tout. Je crois qu'aucune expérience que je fais aujourd'hui ne peut égaler, ni approcher, les expériences de mon enfance. Non seulement cela est vrai, mais du plus loin que je me souviens, je me suis toujours inconsciemment reporté aux expériences d'un état d'existence antérieur. « Vivre, c'est oublier », etc. Autrefois, me semblait-il, la nature se développait en même temps que je me développais, et elle croissait avec moi. Ma vie était extase. Dans ma jeunesse, avant de perdre aucun de mes sens, je me souviens que j'étais plein de vie et j'habitais mon corps avec une satisfaction inexprimable; tant sa lassitude que sa vigueur me paraissaient délicieuses. Cette terre était le plus bel instrument de musique et j'étais l'auditeur de ses harmonies. Ressentir des impressions si douces, recevoir de telles extases de la brise! Je me souviens de ma stupéfaction. Je me disais – et je disais aux autres: « Un plaisir indescriptible, infini, universel, divin et céleste m'emplit l'esprit, un sentiment d'élévation et d'agrandissement, et je n'y suis pour rien. Je sens que des puissances supérieures s'occupent de moi. C'est un plaisir, une joie, une existence que je n'ai rien fait pour obtenir. Je parle comme un témoin à la barre et dis ce que j'ai ressenti. » Le matin et le soir m'étaient doux, je menais une vie à l'écart de la

société des hommes. Je me demandais si un autre mortel avait déjà connu ce que j'éprouvais. Je cherchais dans les livres le récit d'une expérience comparable, mais curieusement je n'en trouvais point. En vérité, j'ai mis longtemps à découvrir que d'autres hommes avaient vécu cette même expérience, car il avait été possible de lire des livres et de me comparer aux hommes à d'autres points de vue. Mon créateur m'améliorait. En découvrant son intervention, j'ai été profondément ému. Durant des années j'ai marché au rythme d'une musique en comparaison de laquelle la musique militaire qui résonne dans les rues n'est que bruit et discordance. J'étais enivré tous les jours, et néanmoins personne ne pourrait m'accuser d'intempérance. Avec toute votre science, pouvez-vous me dire ce qu'est cette lumière qui pénètre l'âme, et d'où elle vient ?

19 juillet. Voici que j'ai trente-quatre ans, et pourtant ma vie ne s'est presque pas épanouie. Tant de choses sont encore en germe ! Dans de nombreux cas, il existe un tel fossé entre la réalité et mon idéal que je peux dire que je ne suis pas né. Un instinct me pousse vers la société, mais il n'y a pas de société. La vie n'est pas assez longue pour un seul succès. Ce miracle aura bien du mal à s'accomplir en trente-quatre autres années. Je crois que mes saisons durent plus longtemps que celles de la nature ; mon horloge est différente. Je suis satisfait.

Mon sang s'écoule aussi lentement que les vagues de ma Musketaquid natale ; pourtant, elles atteignent sans doute l'océan plus tôt que celles de la Nashua.

21 juillet. J'aspire maintenant à l'une de ces anciennes routes, sinueuses, sèches et non fréquentées, qui mènent à l'écart des villages, qui nous éloignent de la tentation, aboutissent loin de notre planète, au-delà de la croûte terrestre ;